

Souvenirs

d'occupation et de libération

présentés en 1949 par

Henri Schweisguth

Rappel historique

La seconde guerre mondiale résulte d'une part de l'expansion économique de l'Allemagne et du Japon, d'autre part du désir des Nazis de venger l'Allemagne, humiliée en 1919.

Hitler attaque la Pologne début septembre 1939, ce qui provoque l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne et de la France. Le 10 mai 1940, les divisions blindées allemandes bouleversent les troupes françaises. La population française fuit devant l'envahisseur : c'est l'exode [*Odile & Henri Schweisguth*]. La défaite française est consommée en moins de 8 semaines, par la demande d'armistice d'un nouveau gouvernement français présidé par le maréchal Pétain, vainqueur historique de Verdun en 1917.

Les Allemands installent une ligne de démarcation entre la France libre et la France occupée [*Henri Schweisguth, Odile Schweisguth & Yvonne Widmann*].

Ne parvenant pas à envahir l'Angleterre, Hitler retourne ses armées d'abord vers la Yougoslavie puis vers la Russie, qu'il attaque le 21 mai 1941.

Privé de pétrole par les Anglo-saxons, le Japon, qui a envahi la Chine dès 1934, se sent étranglé et attaque par surprise les Américains à Pearl Harbor, aux Hawaï, le 7 décembre 1941. La guerre est alors mondiale

Dès le 8 novembre 1942, les Alliés, équipés par les Américains, débarquent à Alger [*Geneviève Leenhardt*] et les Allemands occupent complètement la France. C'est le tournant de la guerre, marqué en Russie par la bataille de Stalingrad, en Egypte par celle d'El-Alamein et dans la Pacifique par celle de Midway.

Les troupes alliées débarquent en Normandie le 6 juin 1944 et la colonne Leclerc va libérer Paris (25 août) [*Henri Schweisguth & Odile*]. D'autre part, les Alliés conquièrent la Tunisie et l'Italie et débarquent en Provence en Août 1944. Ils libèrent le Sud-Est [*Yvonne Widmann*] et retrouveront les troupes venant de Normandie avant d'être arrêtées devant les Vosges par manque d'essence [*Jacques & Jeanne Schweisguth*].

et réédités en 1999 par les
éditions les Alouettes
Place des Aires
38710 Mens
par Olivier Leenhardt
avec les cartes et les dessins
de Michel Widmann,
les photos des albums de famille ;
sous la supervision de Geneviève Leenhardt
et le financement d'Odile Schweisguth

Reproduit par Copy 86
Dépôt légal juillet 1999
ISBN 2-9512482-2-9

Notice sur la famille de Henri Schweisguth

Henri Schweisguth, soigné pour un infarctus depuis l'été 1939, avait repris son poste à la tête de la VIII^{ème} région militaire à Pâques 1940 et venait d'être rappelé à Paris. L'épouse d'Henri était Hélène Roy,

Les Henri Schweisguth avaient cinq enfants

Yvonne (née en 1903), épouse de Marcel Widmann, forestier à Thonon, puis à Valence puis à Gap ;

Geneviève (née en 1905), épouse de Raymond Leenhardt, pasteur à Alger ;

Philippe (né en 1906), époux de Germaine Guyiesse, agriculteur au Fay et à Ecancourt ;

Jacques (né en 1910), époux de Jeanne Meredith (anglaise), ingénieur à Montbéliard.

Odile (née en 1913), étudiante en médecine à Paris.

Les frères d'Hélène, Marcel et Philippe Roy habitaient la propriété voisine de la Barbannerie, le Fay et André Roy la Pigotterie.

Les * renvoient au glossaire.

Henri et Hélène Schweisguth avec leurs petits-enfants en 1942 :

De gauche à droite, **en haut** : Charles S., Olivier L., François S.; Jean S., Nicolas S, Catherine S., Isabelle S., Yvonne L., **Au milieu** : Jean-Claude W., Henri S. avec Bertrand S., Michel W., André L. avec Jacqueline L., Jeanne L., Elisabeth W., Marie-Antoinette S.

et **en bas à droite** : Béatrice L., Monique L. et Dominique W.

Mes chers petits enfants

C'est pour vous que j'ai écrit et rassemblé ces souvenirs de notre famille pendant les douloureuses années de l'occupation ennemie et les glorieuses semaines de la libération. Je l'ai fait en souhaitant que vous trouviez plus tard à les parcourir le même intérêt que vos parents et grands-parents ont eu à lire les *Souvenirs* de Gustave Emmanuel Roy, votre trisaïeul, un des hommes les plus remarquables qu'il m'ait été donné de connaître. On peut dire que l'histoire de sa vie résume celle du 19^{ème} siècle après la période napoléonienne puisqu'il était né en 1823 et que son livre a été écrit en 1906, 7 ans avant sa mort.

Mon dessin est plus modeste : je veux simplement vous raconter quelques épisodes de l'occupation allemande à la Barbannerie et vous permettre de confronter avec vos souvenirs personnels de la libération, ceux qu'ont pu noter à Alger, Gap, Montbéliard, Paris ou au Fay vos oncles, tantes et cousins.

Je souhaite que ces récits fassent comprendre à ceux d'entre vous qui étaient trop jeunes alors pour en avoir gardé le souvenir qu'il n'est pas de pire épreuve que l'occupation ennemie : il n'y a rien qui ne doive être sacrifié pour sauvegarder l'indépendance du pays.

Vous puiserez dans ces quelques pages la volonté de bien servir la France et, dans les carrières variées que vous embrasserez, d'être, tous, les artisans de son redressement et de sa grandeur.

lère Partie : Nos souvenirs

I - DEPART DE LA BARBANNERIE

Le 10 juin 1940

Le 6 juin 1940 au soir, ma femme et moi, rentrant en 2 autos de Dijon, où j'avais passé le commandement de la 8^{ème} Région au général Pagézy, nous nous retrouvons à la Barbannerie.

Le lendemain, je me rends au ministère de la guerre, où je suis invité à attendre à la Barbannerie ma nouvelle affectation. La situation militaire s'était aggravée, et les Allemands venaient de forcer la ligne de la Somme. Philippe, renvoyé dans ses foyers à la naissance de Bertrand, veut reprendre du service. Ma femme et Germaine décident donc d'unir leurs sorts et de s'en aller avec les enfants demander asile à Mazerat, [dans le Cher] mon brave et fidèle ordonnance de l'autre guerre. Nous commençons posément nos préparatifs de départ. Maurecourt est bombardé le 8, mais sans grands dégâts.

Le 9, nous sommes prêts ; j'avais reçu l'ordre de rejoindre l'E.M. de l'armée le 10 et j'avais décidé de partir à l'aube ; les routes étaient encombrées par les troupes en retraite et le flot des réfugiés, et j'avais remarqué que ceux-ci s'arrêtaient en général à la fin de la nuit pour prendre quelques heures de repos.

Dans l'après-midi, Lefournis, chargé de conduire vers l'Ouest les chevaux d'Ecancourt, et Philippe Roy qui comptait prendre la même direction, viennent nous presser d'avancer notre départ. Je ne me souciais pas d'avoir à passer la Seine de nuit, dans un flot de voitures. Ce n'est d'ailleurs pas cette raison que je leur donne pour ne pas suivre leur conseil

- *Impossible*, leur dis-je. *mon jardinier nous a promis pour ce soir nos premiers petits pois.*

Pendant que nous les savourions, une immense lueur s'éleva de la vallée de l'Oise, suivie d'une explosion formidable qui fit dégringoler à grand bruit les vitrages du corridor du 1^e étage et coupa l'électricité ; c'était le pont de Neuville qui sautait, bientôt suivi par celui de Triel.

Nous allons nous coucher dans l'obscurité en espérant que les ponts de Conflans et de Poissy n'en feraient pas autant avant notre passage.

Le 10 à 4 h., nous nous mettons en route, suivis par les 2 autos de Philippe, qui avait dû se résigner à lâcher son bétail dans les prés. Nous laissons la Barbannerie à notre jardinier qui compense la médiocrité de ses talents horticoles par le fait qu'il est Suisse, donc neutre. Il ne se rend d'ailleurs nullement compte de la situation et nous assure qu'il compte bien nous envoyer comme d'habitude des paniers de légumes. En fait, il protégea efficacement la propriété contre les pillages des tirailleurs algériens en retraite. Mais avant l'arrivée des Allemands il alla avec sa femme se réfugier à l'hôpital de Poissy, où ils rendirent quelques services, tout le personnel hospitalier s'étant sauvé.

Comme je l'avais escompté, les routes dans l'aube naissante n'étaient pas encore encombrées; nous passons sans difficulté le pont de Poissy, où Philippe retrouve la

colonne des chevaux du Faÿ, conduite par Roger Brisard. Vers 8 h., nous sommes à Paris, où l'E.M. de l'Armée faisait ses paquets dans une longue colonne d'autobus stationnée Boulevard Saint-Germain. On met à ma disposition un affreux taxi, pour me permettre de le rejoindre dans ses cantonnements sur le Cher. Avant de partir, je vais voir aux Invalides le Général Héring, Gouverneur de Paris, pour lui amener Philippe, qui est affecté par ses soins au dépôt de cavalerie de Rambouillet.

Nous faisons, non sans émotion, nos adieux à Odile qui reste à son hôpital, seule à Paris ; et nous nous aventurons sur les routes de la Beauce, embouteillée par l'exode général des Parisiens. Ma femme, bravement installée au volant de la *Vivaquatre**, Philippe et Germaine, pilotant chacun une voiture, parviennent le lendemain sans accident chez Mazerat, d'où Philippe rejoint son nouveau poste.

Quant à moi, abandonnant la grand'route pour des petits chemins, j'atteins avant la nuit le village de Chissay où s'installait l'E.M. de l'Armée.

Tel fut notre départ de la Barbannerie.

II - L'OCCUPATION DE LA BARBANNERIE (18 juillet au 8 août 1940)

Employé pendant le mois de juin à doubler le chef d'E.M. de l'Armée retenu à son bureau, j'eus à accomplir en son nom auprès des commandants de région des missions qu'il serait sans intérêt de relater. Je fus démobilisé le 4 juillet, comme mes collègues du cadre de réserve. J'étais alors à Royat et profitais de ce que j'avais une auto pour essayer de retrouver, chez Mazerat, ma femme dont je n'avais aucune nouvelle. Par chance, je tombai sur mon ancien officier d'ordonnance, Claude de Guerre, qui arrivait à Clermont-Ferrand, ayant échappé 2 fois aux Allemands : à Saint Valéry en Caux, où la batterie qu'il commandait avait détruit des tanks à bout portant; après quoi il avait pu gagner à la nage un bateau français qui l'avait débarqué à Cherbourg ; puis à Rennes, où arrivant en même temps que les Allemands, il avait fait main basse sur une auto civile belge qui lui avait permis de justesse d'échapper à la captivité.

Nous nous mettons en route tous les deux, le 5 au matin en direction du Nord. Comme personne n'avait pu nous dire jusqu'où les Allemands s'étaient retirés, nous avançons avec une certaine prudence, nous arrêtant au haut des côtes pour observer le paysage, et à l'entrée des villages pour interroger les habitants. Nous arrivons ainsi sans encombre chez Mazerat, d'où Claude ramène l'auto à Clermont.

Philippe et Germaine n'étaient plus là. Dès l'armistice, Philippe qui n'avait pas été régulièrement remobilisé, vient reprendre sa femme, se met en civil et, se mêlant au reflux de l'exode, rentre en hâte au Faÿ pour récupérer son bétail et remettre en train son exploitation avec du personnel de fortune. Les 6 enfants avaient été laissés aux soins de leur grand'mère.

Nous désirions, nous aussi, rentrer le plus tôt possible ; Mais, le premier flot passé, la circulation avait été réglementée, et il fallait des papiers pour passer la nouvelle ligne de démarcation instituée par les Allemands. Nous ne pouvons les obtenir que le 26 et faisons nos préparatifs de départ, quand une lettre d'Odile nous apprend l'occupation de la Barbannerie. Grosse déception pour nous, mais qui ne modifie pas nos plans ; et le lendemain matin nous nous mettons en route, emmenant François (né en 1930) et Bertrand, et laissant les 4 autres aux soins de leur fidèle Suzanne.

Nous avons touché un peu d'essence auprès des militaires de St. Amand, commandés par un de mes anciens officiers, et le voyage en *Vivaquatre* se fait sans encombre. Nous passons par Nevers, où un pont sur la Loire est déjà rétabli ; la route est jalonnée de voitures abandonnées dans les fossés, souvent déjà dépouillées de leurs pneus. Des postes allemands nous dévient à l'entrée de Fontainebleau, puis aux abords de Paris, dont l'accès est interdit, il faut passer par Versailles et St Germain. A Conflans, tous les ponts avaient sauté et l'on passe en bac la Seine et l'Oise.

Au Faÿ on nous confirme que la Barbannerie est occupée entièrement. Les Philippe Roy mettent une chambre à notre disposition et nous allons dîner à la ferme. Le lendemain nous montons, ma femme et moi, à la

Barbannerie. Quel spectacle nous y attendait ! La maison est tout entourée de camions, entre lesquels il faut se faufiler, sous l'oeil soupçonneux des sentinelles. Des soldats en slip font la cure de soleil, vautrés dans des transatlantiques sur la terrasse. D'autres écoutent les émissions d'une camionnette radio, garée contre le poulailler. Le garage est plein de mines, et la scie électrique découpe les rallonges de la table de salle à manger pour faire des poteaux indicateurs.

Nous demandons à voir le chef de cette troupe ; il est absent, en permission et le sous-officier qui le remplace ne veut pas que nous entrions dans la maison sans l'autorisation de l'officier. Celui-ci ne rentre que le 1^{er} août ; c'est un lieutenant de réserve, nommé Hardekopf, architecte, originaire de Hambourg comme tout son détachement ; il se compose d'une cinquantaine d'hommes, formant la colonne I du 50e bataillon de pionniers. L'officier nous autorise à revenir l'après-midi pour prendre les affaires personnelles dont nous avons besoin.

Les sous-officiers nous avaient beaucoup dit qu'on ne cessait de faire des corvées de propreté et que nous serions étonnés de l'ordre qui régnait dans la maison. La première chose qui nous étonne est qu'il y fait une chaleur étouffante, bien que les fenêtres soient grandes ouvertes. Le chauffage central ronflait à toute allure, dévorant notre maigre provision de charbon pour l'hiver ; comme je proteste, on me répond

- *La matinée a été un peu fraîche.*

Une chambre du 1^{er} étage, celle de l'angle S.O. a sur sa porte l'inscription *Privat belegt** ; elle est pleine de malles éventrées et d'effets hétéroclites.

Le lieutenant étant redevenu invisible, nous remettons à plus tard la suite de nos investigations.

Le surlendemain, nous voyons arriver Odile qui nous raconte ce qui lui était advenu pendant ces 3 semaines de séparation si émouvante et comment la Barbannerie avait été occupée. Elle y était venue le 18 juillet, quand arriva de Triel une auto conduisant un sous-officier et un interprète allemands. Ceux-ci visitèrent la maison avec une technique très sûre ; l'un passait de chambre en chambre avec Odile, l'autre ouvrait rapidement toutes les armoires, jetait un coup d'œil à l'intérieur et mettait les clefs dans sa poche. Puis ils lui indiquèrent que, si nous avions des choses auxquelles nous tenions, il n'y avait qu'à les réunir dans une chambre sur laquelle on inscrirait les mots fatidiques de *Privat belegt* de sorte que personne n'y toucherait.

Odile, sans perdre un instant, aidée de Germaine et de la femme du jardinier, s'était mise à transporter dans le logement de celui-ci tout ce qu'elle avait pu de denrées, de compotes, de confitures ; malheureusement elle n'avait pu accéder à la cave, fermée à double tour, et dont la clé était en lieu sûr, dans la poche du sous-officier. Puis elle s'était attaquée à notre linge de corps et à nos vêtements pour les transporter, bien emballés, dans la chambre *Privat belegt*.

Ce n'est qu'en nous rejoignant le 3 août et en voyant l'état de cette chambre qu'elle se rend compte du tour qu'on lui avait joué : cette chambre avait été la première mise au pillage, puisque les occupants étaient sûrs d'y trouver ce à quoi les propriétaires, bons juges, tenaient le plus. Cette fois le lieutenant ne peut se dérober et après qu'Odile eut rappelé avec véhémence au sous-officier les assurances qu'il lui avait données, et que j'eus exigé la restitution des effets volés, l'officier proclame d'un air piteux

Je vais prescrire une enquête.

Inutile d'ajouter que je ne pus jamais en connaître les résultats.

De là nous descendons au salon, où les sous-officiers faisaient marcher ma T.S.F.*

- *Vous avez la radio par votre camionnette, dis-je au lieutenant; veuillez donc me rendre mon poste dont j'ai besoin pour prendre les communiqués.*

Je décroche la prise, replie l'antenne et transporte l'appareil dans notre auto à la manifeste indignation des sous-officiers ; ils n'osent toutefois pas s'opposer à cet enlèvement, puisque le lieutenant ne dit rien.

Rentrés au Fay avec notre maigre butin, nous songeons au moyen de l'augmenter. Maintenant qu'on nous avait vus dans la maison avec l'officier, nous y entrions plus facilement ; nous avons observé aussi les moeurs des occupants. Après leur copieux repas de midi, ils digéraient comme des boas, c'est-à-dire en dormant 15 h. était l'heure du *Schläfchen*. Ma femme montait furtivement au 1^e étage, pénétrait dans une chambre, ouvrait une armoire et faisait main basse sur les choses de valeur. Nous récupérions aussi les services de table et ustensiles de cuisine qui traînaient partout au jardin. Ils n'avaient pas trouvé l'argenterie que nous avions cachée dans un terrier de lapin avant de partir en juin. Mais de gros ballots de linge et de couvertures, soigneusement étiquetés à l'adresse des familles, étaient chargés dans l'un ou l'autre des camions. Ce qui me faisait dire : *le soldat allemand ne fait pas de pillage, qui se fait dans les poches ; il fait du butin, qui s'empporte dans des camions*. Plus tard il apparut que la guerre était essentiellement pour l'Allemagne une entreprise de déménagement.



Un jour j'eus avec ces Messieurs une longue conversation ; il s'agissait de les faire patienter pendant que ma femme visitait ses armoires. Les sous-officiers parmi lesquels étaient des réservistes assez cultivés désiraient savoir ce que le *Herr General* pensait de la situation :

- Je pense que la fortune est changeante : nous vous avons battus à Iéna en 1806 ; vous nous avez battus en 1815 à Waterloo avec l'aide de vos alliés, les Anglais ; puis encore en 1870. En 1918, c'est nous qui avons été victorieux ; cette fois, c'est vous... qui sera-ce la prochaine fois ? Qui aura des alliés ?

Protestation unanime :

- *Nous espérons bien que nous ne nous battons plus.*

- *Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que la roue de la fortune ne reste jamais immobile : vous étiez tout en bas en 1918 ; vous êtes tout en haut maintenant, mais la roue continuera à tourner.*

Ces considérations générales ne satisfont point le chœur des sous-officiers, debout sur le palier du 1^{er} étage, autour de la chaise où j'étais assis, surveillant du coin de l'oeil les allées et venues de ma femme dans les couloirs. C'est sur la situation militaire actuelle qu'ils veulent avoir mon jugement :

- Eh bien, leur dis-je, j'ai appris que votre Führer était venu à Paris et que sa première visite avait été pour le tombeau de Napoléon. C'est donc qu'il a trouvé une certaine analogie entre sa situation et celle de notre grand empereur : de grandes victoires, l'organisation du continent, la lutte contre l'Angleterre...

- *Ja wohl, fait le chœur, très flatté de la comparaison.*

- *Eh bien dans ce renouvellement de l'histoire, nous en sommes actuellement à 1810: à ce moment Napoléon*

possédait tout ce que vous avez maintenant : la France et l'Allemagne bien entendu, la Pologne, l'Italie, la Belgique, la Hollande ; en plus un de ses frères régnait en Espagne et un de ses maréchaux gouvernait la Suède : 2 pays que vous n'avez pas encore... Mais il n'avait pas réussi à vaincre l'Angleterre.

Silence du chœur.

- Et vous vous rappelez ce qui s'est passé ensuite : 2 ans après, la campagne de Russie, un an après, la défection des alliés ; en 1814, le franchissement du Rhin ; en 1815 Waterloo et Sainte Hélène.

Le chœur rit jaune :

- Oui, mais cette fois ce ne sera pas pareil...

- On ne sait pas... Qui peut dire ce que sera l'avenir?

En fait, j'étais bien loin de penser qu'il reproduirait aussi fidèlement -même chronologiquement- le passé.

Les jours passent et nous nous demandons quand il nous serait permis de rentrer à la Barbannerie autrement qu'en semi-cambrioleurs. Tous les matins nous allons travailler au potager pour bien montrer que nous étions chez nous. En binant fraisiers et framboisiers, tout en ruminant des pensées amères et observant les allées et venues de nos hôtes indésirables, j'entendais une voix - la mienne : *Tas de cochons... Bande de salauds...*

Le 5 août je crois distinguer quelques préparatifs de départ ; on s'active de façon anormale autour des camions. Aussi, le lendemain je descends à Triel pour aller aux nouvelles. Je commence par aller faire de vifs reproches au maire Urbin lui demandant de quel droit, lui qui était maire de Triel, il s'occupait d'installer des cantonnements sur le territoire d'Andrézy. Il s'excuse en arguant qu'un de ses administrés qui, en temps de paix, se donnait comme Polonais et apparut en juin sous l'uniforme de sous-

officier allemand avait indiqué au 50^{ème} bataillon de pionniers à son arrivée qu'il y avait sur l'Hautil un château où l'on serait parfaitement bien. Ces Messieurs l'avaient choisi sans se laisser arrêter par des considérations de limites communales. Cette intervention d'un représentant local de la 5^{ème} colonne me parut plausible car la Barbannerie, de construction récente, ne figurait pas sur les cartes d'état-major. M. Urbin me confirma que le 50^R¹e bataillon de pionniers allait partir, mais, hélas, qu'il serait remplacé par un autre. Il s'agit de jouer serré pour nous réintroduire à la Barbannerie entre le départ des uns et l'arrivée des autres. Je monte donc à Cheverchemont, où le bureau du 50^ee bataillon était installé dans une confortable villa. Là deux sous-officiers secrétaires, très contents de parler allemand avec un indigène, me disent que le détachement de la Barbannerie devait partir le lendemain et que je n'avais donc qu'à rentrer chez moi.

Je m'empresse de faire part de cette nouvelle au lieutenant Hardekopf qui s'efforçait de dissimuler les préparatifs de départ

- Ce n'est pas vrai, me répond-il ; qui vous a raconté cela ?

- Mais le bureau de voire bataillon.

- Inouï, profère-t-il, indigné, ces gens là !

Alors il se lance dans une histoire embrouillée ; ils allaient seulement faire des manoeuvres en Allemagne et reviendraient dans quelques jours (*Cause toujours, tu m'intéresses*). Les sous-officiers sont moins machiavéliques :

- Nous partons pour Londres ; nous y serons dans 8 jours

- Très bien envoyez-moi une carte postale... Et puis, si vous passez par Boulogne, ne manquez pas de monter sur

la falaise pour voir la Colonne de la Grande-Armée. Napoléon attendit là 3 ans une occasion favorable pour passer le détroit, mais celle-ci ne venant pas il s'en alla gagner la bataille d'Austerlitz et quelques autres après.

- Nous avons maintenant d'autres moyens que Napoléon.

- Bien sûr : les sous-marins, les avions, cela peut changer bien des choses. Tout de même, si cela va moins vite que vous ne pensez, prenez le temps d'aller voir la Colonne, elle en vaut la peine, un très beau monument.

Le lendemain 7 août, nous montons à la Barbannerie dès 6 heures du matin. Ma femme, installée sous le grand porche, voit défiler ses affaires qui vont prendre place dans les camions. Elle essaie en vain de retenir les coussins de bergère qui laissent les meubles dépareillés; mais sauve un saladier de cristal contenant quelques reliefs de nourriture et subtilise une couverture; elle interpelle l'ordonnance du lieutenant qui apporte dans sa voiture des bouteilles de champagne et de porto :

- Alors, on emporte notre vin maintenant ?

- Non, c'est une erreur.

Impossible de charger tout le matériel militaire, les camions sont trop pleins ; on abandonne donc les mines au garage, de grands tubes d'hydrogène au bord de la route.

Malheureusement, ils ne partent pas tous ; il reste un radio et un sous-officier, lequel s'oppose fermement à nous laisser rentrer chez nous ; il n'a pas d'ordres, il n'y a rien à faire. Nous retournons donc au Fay, très dégoûtés et le lendemain matin je me remets en route pour Triel. A la *Kommandantur**, il n'y a qu'un vieil adjudant abruti, qui ne s'intéresse pas du tout à mon cas. Je n'en tire rien, sauf que le commandant de place va venir signer son courrier tout à l'heure.

J'attends fort longtemps, enfin arrive une petite auto, d'où sort un jeune officier de bonne tournure nommé Delius. Je lui raconte mon affaire - *Je vais voir cela surplace,*

me dit-il ; il prend le volant, me fait asseoir à côté de lui et me remonte à la Barbannerie. Le sous-officier somnole dans un transatlantique, la vareuse déboutonnée. En apercevant l'officier il saute sur ses pieds. Celui-ci le toise du haut en bas

- Il fait chaud?

Le sous-officier se boutonne fiévreusement.

- Combien restez-vous ici ?

- Deux

- Combien y a-t-il de chambres ici ?

- Je ne sais pas au juste... M. le général pourrait le lire mieux que moi...

- Une vingtaine, dis-je

- Vous n'avez pas besoin de 20 chambres pour 2 hommes ; gardez vos deux chambres pour cette nuit et remettez tout le reste à la disposition de M. le général ; c'est compris. ? - A vos ordres.

Puis il me prie de lui envoyer l'inventaire de ce qui m'a été pris -ou plus exactement de ce qui a été utilisé par la troupe pendant son séjour

- Je sais qu'il y a du vin, du bois, du charbon ; il faudrait que je puisse descendre à la cave.

- Mais naturellement.

Il faut dire que depuis le premier jour la clef de la cave avait disparu; quand nous la demandions, c'était toujours un autre qui l'avait et qui malheureusement n'était pas là. Pendant que le lieutenant se dirigeait vers son auto :

- Donnez-moi la clef de la cave,

dis-je au sous-officier.

C'est que je ne l'ai pas... Je ne sais pas où elle est. Très bien, je vais dire à l'officier que je ne peux pas faire l'inventaire.

Je n'avais pas fait trois pas qu'il sortait le clef de sa poche

- *Excusez, la voilà !*

La cave avait été très soigneusement vidée ; il y restait cependant un grand panier à linge et un autre plus petit, contenant 70 bouteilles de Brane-Cantenac et de Château d'Issan : la part du sous-officier... Nous les bûmes à sa santé pendant les quatre années où les avions alliés s'acharnèrent sur sa ville natale de Hambourg.

Ma femme et moi, après avoir nettoyé tant bien que mal deux chambres, nous y réinstallons le jour même. Un camion vide arrive pour charger le matériel militaire laissé à la traîne, et à midi le lendemain 9 août, le sous-officier et ses deux acolytes disparaissent, non sans une dernière gracieuseté : ils enlèvent un bout de fil électrique, sous prétexte qu'il était à eux, de manière à nous laisser sans lumière.

Sur ces entrefaites, nous voyons arriver Germaine rentrant de Bourges ; pour la seconde fois elle avait été refoulée sans avoir pu aller chercher ses enfants. Je descends avec elle à Triel tant pour l'appuyer dans ses démarches que pour tâcher de parer à une nouvelle occupation de la Barbannerie. La chance nous favorise ; je trouve à Cheverchemont le commandant du nouveau bataillon, installé devant un comptoir de pêches et d'excellente humeur. L'affaire de Germaine ne le concerne en rien, mais il signe tout de même un bout de papier sur lequel on met un cachet et qui s'avéra très suffisant pour franchir la ligne de démarcation. Quant à la Barbannerie, du moment

que la maison était habitée, il n'y enverrait personne.

Fort soulagés, nous nous mettons au travail pour effacer les vestiges de l'occupation. Ma femme embauche trois fortes filles qui en eurent pour près d'un an à nettoyer ces écuries d'Augias. On avait fait la cuisine partout -de préférence sur les meubles anciens- sauf toutefois à la cuisine elle-même, transformée en gigantesque poubelle. Les assiettes sales jonchent les parquets et les débris de nourriture empestent les chambres. Les armoires à linge sont sens dessus dessous, les serviettes tailladées à coups de rasoir, les nappes maculées par les bottes ou brûlées par les cigarettes.

Les bancs de jardin avaient été utilisés comme pont de graissage pour les camions et gisent effondrés sur la terrasse, labourée de profondes ornières. Tout autour de la maison traînent verres cassés et bouteilles vides, couverts, vieilles boîtes de conserve et tessons variés. François, Catherine et Charles m'apportèrent un précieux concours en aidant avec le petit char à ramasser peu à peu toutes ces ordures.

Par chance nos assiettes anciennes de la salle à manger n'avaient pas été touchées et nos tapis de valeur n'avaient pas été emportés.

Ma bibliothèque militaire avait été entièrement bouleversée ; mais finalement il n'y manquait guère que *La France et son Armée*, un livre du général de Gaulle qu'il m'avait dédicacé. Avant de quitter le Barbannerie, j'avais brûlé tout ce qui aurait présenter un intérêt pour les Allemands, après avoir expédié par Jeanne chez les de Bary à Rousson [dans le midi], les documents les plus importants relatifs à mes diverses missions à l'étranger entre 1935 et 1937.

L'inventaire des objets manquants que m'avait

demandé le lieutenant Delius comprenait une vingtaine de couvertures de laine, des matelas, des coussins, quantité de linge, 400 bouteilles de vins fins, 250 conserves de fruits et de légumes, une machine à écrire, divers bibelots. Il fut simplement retourné à la Mairie par le commandant du bataillon -assez curieusement nommé Bastille ; il se bornait à assurer que ces objets n'avaient pas été pris par ses soldats ceux-ci n'ayant consommé que 150 bouteilles de vin au cours d'une «soirée de camaraderie». Au surplus, si j'avais une réclamation à formuler, je n'avais qu'à l'adresser au ministère de la guerre français.

Je n'en fis rien, bien entendu, trop heureux de m'en être tiré à aussi bon compte. Nous étions rentrés chez nous, la maison était à peu près intacte et, par une chance extraordinaire, les 4 années d'occupation allaient se passer sans que nous soyons occupés de nouveau.

La maison était complètement dissimulée dans les arbres, et sur les cartes où se trouvait le nom de la Barbannerie, celui-ci désignait l'ancienne petite ferme de ce nom, par la suite dénommée Pigotterie et détruite en 1944 par un bombardement américain ; celle-ci ne pouvait convenir à des occupants qui avaient pris le goût des installations confortables. C'est à ces deux circonstances que nous devons d'avoir échappé à l'occupation, qui a atteint le Faÿ en 1944.

III - NOTRE VIE MATERIELLE PENDANT L'OCCUPATION

Une fois débarrassés des Allemands à la Barbannerie, il fallut s'organiser pour vivre dans des conditions nouvelles. Avec l'aide constante de la ferme du Faÿ il nous fut possible de constituer assez vite une petite autarcie.

Dés la fin de 1940 nous avons fait l'acquisition d'une jument, Coquette, au caractère détestable, mais dont le courage et l'endurance faisaient oublier les menaces perpétuelles de coups de pied et de coups de dents. Présentée chaque année aux réquisitions allemandes, elle y échappa toujours en terrorisant ceux qui voulaient l'examiner de trop près. Nous avons trouvé aussi un charretier parfait et un bûcheron émérite en la personne de Valère Gradelet, qui devint l'ami de tous nos petits-enfants. Enfin nous nous étions assurés une vache, nommée Gitane, à la liquidation d'un élevage jersiais à Andrésy. Jusqu'en 1948, elle nous dispensa son excellent lait crémeux qui ne nous laissa jamais manquer de beurre ; elle nous donna chaque année un veau, à manger au bout de quelques semaines.

Notre clapier et notre poulailler avaient beaucoup souffert de l'exode. Ne pouvant chasser au fusil, nous y suppléâmes par les lapins de garenne et parfois les lièvres pris au collet, au furet, ou capturés par Sita la chienne briarde d'Odile, et plus tard par son fils naturel, Prosper.

En 1941 commence l'élevage des cochons qui se poursuit avec grand succès à raison d'un, puis de 2 par an. Ceci

nous entraîne à mettre en culture un rectangle de nos prés près de la Pigotterie, où alternent pommes de terre et orge.

Cette année-là nous échangeons nos médiocres jardiniers Caudet contre le ménage Le Fournis, chefs de culture de Philippe à Eancourt : lui potagiste expérimenté malheureusement souvent handicapé par sa santé ; elle, parfaite basse-courrière soeur de Valère. Malheureusement les deux beaux-frères ne s'entendirent pas longtemps et il fallut des prodiges de diplomatie pour éviter les accrochages.

En 1943 débute l'élevage des chèvres, qui nous fournit un supplément de lait, d'excellents petits fromages et plus tard des chevreaux, fort appréciés en méchouis. Le ravitaillement étant encore complété par les champignons, les châtaignes, le miel et les fruits de chaque saison, nous nous trouvons très privilégiés au point de vue alimentaire.

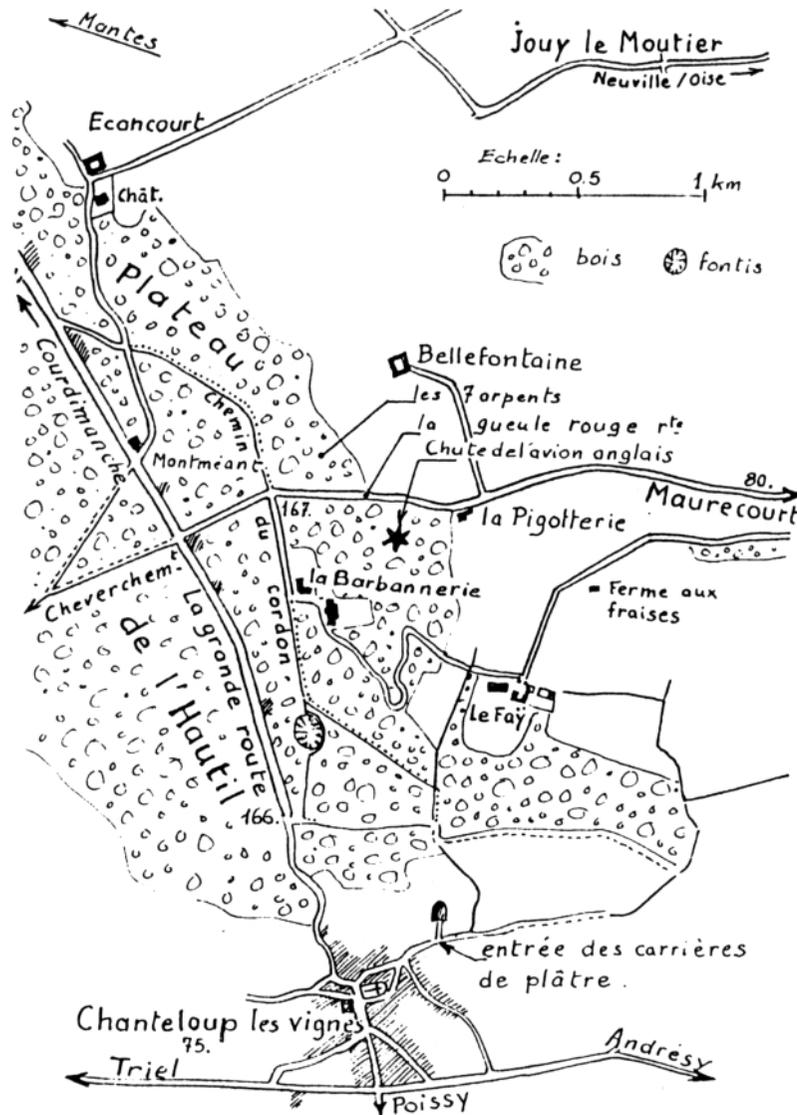
Mais le chauffage de cette grande maison nous cause d'autres soucis : il fallait 50 tonnes de charbon pour faire marcher le chauffage central et dès 1940, nous n'en avions plus un kilo. Malgré l'installation de fermetures Super-hermit dans les pièces du bas pour atténuer les vents coulis, l'hiver 1940-41 fut très dur : 3° dans mon bureau, glace persistante dans la salle de bains, ce n'était pas drôle. Mais dès le printemps suivant nous faisons installer un chauffage central au bois, réduit à quelques pièces, qui rend les hivers suivants parfaitement supportables.

La matière première manquait d'autant moins que l'oncle Ferdinand Roy avait laissé dans ses bois d'importantes réserves. Dès l'automne 1940 commence donc leur exploitation méthodique qui va se poursuivre tous les hivers suivants. La Barbannerie devient le grand fournisseur de bois pour les communes voisines : Andrésey par exemple mobilise une fois par mois tous ses

cultivateurs qui viennent avec leurs charrettes enlever 60 à 80 stères par séance. L'effectif des bûcherons atteint une demi-douzaine et les bonnes femmes de Chanteloup sont autorisées à jours fixes à venir chercher du bois mort avec leurs brouettes.

Nous nous occupons aussi d'améliorer le rendement des arbres fruitiers ; ma femme taille les poiriers avec une compétence accrue par les conseils de nos amis de Maurecourt, pendant que je passe mes hivers à éclaircir les pommiers des prés du bas, en transportant une échelle d'arbre en arbre. Plus on coupe, plus il y a de fruits, en quantité et en qualité, et la vente des pommes ne tarde pas, avec celle du bois, à compenser dans une large mesure la baisse des revenus mobiliers et la montée des prix. Si peu que nous bougions de chez nous, il est cependant des courses indispensables : à la mairie, chez l'épicier Michaut à l'Hautil, chez le boulanger de Chanteloup. Ma femme conserve une bicyclette gagnée à une tombola de Dijon. Odile m'en procura une autre, une bicyclette militaire anglaise, d'une solidité à toute épreuve mais d'un poids redoutable à la montée ; je la passai à Gradelet quand Odile put m'en trouver une plus légère. Notre raid cycliste le plus sensationnel nous conduisit, me femme et moi, au delà de Poissy pour voir en forêt de Saint-Germain un chantier de carbonisation.

Coquette, une fois acclimatée fut attelée à une vieille charrette, qui nous parut le dernier mot du confort jusqu'au jour où, l'ayant prêtée au Faÿ, elle y fut mise en morceaux par un cheval qui s'avisait de sauter par dessus un banc, avec ce véhicule au derrière. Philippe fit diligence pour nous dépanner et nous trouva chez un carrossier parisien, un garden* à roues caoutchoutées et un harnais jaune battant neufs. Désormais les problèmes de



Les environs de la Barbannerie

circulation étaient résolus et nous pûmes pousser, en cas de besoin, jusqu'à Pontoise ou St-Germain, chercher ou reconduire les gens à la gare ou au bac.

Car en 1940 les 4 ponts sur l'Oise et la Seine avaient sauté, comme ce fut de nouveau le cas en 1944. Pour aller à Conflans, au marché ou prendre le train, on embarquait à Fin d'Oise, avec sa bicyclette dans des nacelles surchargées. Plus tard il y eut un bac, mais il coulait de temps en temps sous un camion trop lourd et ne fonctionnait plus en période de crue. D'ailleurs Coquette s'est toujours refusée à y mettre le pied.

Pour aller à Paris, on allait donc à bicyclette à Conflans, et plus tard à Pont-Eiffel. Le train nous menait jusqu'à Argenteuil où, le pont étant détruit, on bifurquait sur la gare du Nord. Si nous devions coucher, ce qui était fort rare, nous trouvions une aimable hospitalité chez les tantes Henriette ou Gaby ou bien un gîte rudimentaire à l'Hôtel de Saumur, rue de Bellechasse.

Une fois le pont Eiffel reconstruit, nous perfectionnons nos méthodes : descente à bicyclette à la gare de Maurecourt ; puis la charrette vient nous rechercher, en accrochant les vélos par derrière, à moins que, par la neige on ne fasse les deux trajets à pied, en changeant de chaussures chez le chef de gare.

Au printemps de 1943 les conditions de transport s'étaient assez améliorées pour que nous ayons pu entreprendre un vrai voyage : en couchettes jusqu'à Belfort pour faire un petit séjour chez les Jacques à Montbéliard ; de là un autre petit séjour chez les Kiener à Eloyes ; visite de notre maison de Malzéville et retour de Nancy à Paris en wagons-lits.

Comment correspondions-nous avec nos filles restées en zone libre ? Au début, pas du tout : rien ne franchissait la ligne de démarcation. Puis vinrent des cartes postales tout imprimées, d'une rare stupidité. On répétait

inlassablement : *Je ne suis pas malade. J'ai besoin de vivres.*

J'ai besoin d'argent, X a été tué, Y est prisonnier, Z

est chez nous. De temps en temps un passage clandestin de la ligne nous apportait quelques nouvelles les uns des autres. Puis brusquement tout s'arrange. Parmi les gens qui venaient au bois sec, était un nommé Seuthier, valaisien de naissance et serveur de wagon-restaurant. Il nous propose de se charger de notre courrier pour Valence ou Alger, car il fait la ligne Paris-Marseille. Il vient prendre nos lettres, les cache à la gare de Lyon dans un recoin de son fourneau, qui devient inaccessible une fois celui-ci allumé. A Chalon sur Saône, où l'on passait, vers midi, la ligne de démarcation, le fourneau est en pleine activité. Mes filles adressent leurs lettres à M. Boissec, dans un certain bistrot de Marseille, à partir duquel se fait la manoeuvre inverse. Le record de rapidité fut atteint par une lettre de Geneviève envoyée d'Alger par avion à Marseille et parvenue à la Barbannerie le surlendemain du jour où elle avait été écrite. Sauthier faillit être pris un matin où la Gestapo* fouillait les employés du wagon-restaurant à la gare de Lyon, mais il réussit à se débarrasser de ses lettres avant d'arriver au train.

Le fait de n'avoir plus d'auto et d'aller nous-mêmes aux provisions nous fait faire la connaissance de tous les gens du pays. Quand on circule en auto, on couvre les gens de boue ou de poussière ; si l'on circule en charrette, on s'arrête pour converser avec tous les gens qu'on rencontre ; on charge ceux qui vont dans le même sens ou on les débarrasse de leurs bagages. Le premier hiver, ma

femme se met à faire des visites aux familles les plus pauvres de Chanteloup et à leur apporter des cadeaux de Noël. L'accueil qu'elle y reçoit me décide l'hiver suivant à accepter la demande que me fait le maire de Chanteloup d'y prendre les fonctions de correspondant communal du *Secours national*. Le 6 janvier 1942 nous ouvrons une cantine scolaire qui va fonctionner jusqu'en 1947. Son grand intérêt pour les familles c'est que nous recevons de Versailles des bons importants de denrées par ailleurs strictement rationnées : viande, matières grasses, légumes secs, pâtes, sucre, pommes de terre. Les enfants, abondamment nourris à midi, peuvent s'accommoder le soir du très maigre repas familial. Les fluctuations de l'effectif correspondent à celles du ravitaillement général 120 enfants après l'ouverture, 50 avant la fermeture.

La cheville ouvrière de cette institution est Mme Riteau, femme au grand coeur, au dévouement illimité et ménagère accomplie ; que d'enfants de Chanteloup lui doivent sans le savoir leur santé actuelle. Son mari, directeur en retraite d'institution libre, tout aussi dévoué, ne tarde pas à devenir notre gestionnaire, et les services qu'il rend contribuent à le faire nommer plus tard maire de Chanteloup d'un élan presque unanime. *Au Secours national* ne tarde pas à s'adjoindre la *Famille du Prisonnier* qui, elle aussi, rend d'utiles services en s'occupant des femmes de prisonniers. Il y a une cinquantaine de prisonniers à Chanteloup, à peu près autant que de tués en 1914-18 - Distribution de secours, visites, confection de colis se partagent les bonnes volontés, tandis que ma femme assure avec quelques autres le service des repas à la cantine. Tout cela nous oblige à descendre tous les 2 ou 3 jours à Chanteloup et nous prend pas mal de temps : car il y a l'administration, la paperasse, les

incidents inévitables ; mais cela nous donne le sentiment de concourir à une oeuvre utile, et la satisfaction de nous faire de vrais amis dans la population que nous ignorions totalement. Par ailleurs -pourquoi ne pas le dire- nous avons fait un effort, bien insuffisant sans doute, pour conserver autour de nous dans ces années difficiles et pesantes, un bon moral. A Chanteloup chaque année se succèdent arbres de Noël et distributions de prix, remarquablement organisés par les instituteurs et institutrices, et au cours desquels on me demande toujours de prononcer une petite allocution.

Dans le milieu familial, nous cherchons à nous ressouder, en organisant au mois de juin une grande réunion où se retrouvent toutes les branches de la famille Schweisguth. La date est choisie chaque année d'après la maturité des cerises, fraises et framboises, auxquelles vient s'adjoindre le fromage à la crème fourni par Gitane, notre veau de l'année ou un mouton du Faÿ. La réunion, devenue traditionnelle depuis 1941 a eu lieu, même en 1944 où, les trains ne fonctionnant plus, 7 intrépides convives sont venus de Paris à bicyclette. Depuis la libération son succès va croissant et nous espérons atteindre bientôt la centaine, en totalisant parents et enfants de tout âge.

Dans le même ordre d'idées, mentionnons le plaisir que nous a causé pendant un an (12 octobre 1945 au 2 octobre 1944) la compagnie de Madeleine Haumont et de ses 4 enfants. Chassés de leur appartement par la proximité de sévères bombardements sur le quartier de la porte de Versailles, ils sont venus s'installer dans la maison du jardinier et ont participé avec une constante bonne humeur aux diverses péripéties de la libération,



FF 1944 : René Sergent avec Henri et Hélène Schweisguth
35

La maison du jardinier

IV - NOS CONTACTS AVEC LES OCCUPANTS

Les années 1941, 1942 et 1943 s'écoulent à la Barbannerie sans que nous ayons parfois conscience d'être en zone occupée. La région est à peu près vide de troupes et il faut venir à Paris, ce que nous faisons le plus rarement possible, pour voir des uniformes verdâtres. Mais toutes les nuits nous entendons, pendant l'hiver 40-41, le vrombissement des avions qui vont bombarder Londres. Partis du Bourget, ils suivent la Seine de Cormeilles à Conflans, passent juste au-dessus de la Barbannerie et rattrapent à Triel la Seine qui leur sert de guide. Cet hiver-là une compagnie cantonnée à Triel s'avise de venir faire ses tirs à balle à la Barbannerie. Elle tire dans les prés du bas exactement dans la direction de la maison, comptant sur les arbres pour arrêter les balles. Ces jours-là une sentinelle nous interdit de sortir. Un jour elle me demande de l'eau à boire.

- *Là vous avez de la neige !*

lui dis-je en lui tournant le dos.

- *Ach was Schnee ?*

s'écrie le pauvre diable d'un air si piteux et si consterné que j'en suis un peu honteux. Je vais chercher un verre d'eau, le pose à côté de lui sans rien dire et m'en retourne.

Après avoir bien mitraillé quelques pommiers et nos arbres du bas, cette compagnie passe à des tirs collectifs.

Placée sur la route entre le Pigotterie et Maurecourt, elle place des cibles vers la Ferme aux Fraises. Philippe avait

plusieurs attelages dans ses champs. Un sous-officier vient lui apporter l'ordre de les faire rentrer

- *Impossible*, répond-il.
- *Mais le tir va commencer dans un quart d'heure.*
- *Allez dire à votre officier de l'arrêter.*
- *Mais je n'ai pas le temps. Il est tout là-bas ; faites rentrer vos attelages tout de suite.*
- *Je ne peux pas... c'est défendu par la Kommandantur... Interdit de perdre un seul jour de travail... J'obéis à la Kommandantur.*
- *Ach, ach*, s'écrie le sous-officier éperdu, *mais le tir commence dans 10 minutes.*
- *Eh bien, donnez-moi un ordre écrit, voilà du papier, un crayon ; mettez que vous me donnez l'ordre de cesser tout travail dans les champs.*

Ainsi est fait et Phillippe conserve précieusement un ordre qui le met à couvert de toutes réclamations allemandes sur l'état de ses cultures ou l'importance de ses impositions.

Une fois le tir commencé les balles longues vont tomber dans les rues d'Andrézy. Les habitants protestent et le maire réclame. La *Kommandantur* trouve un moyen bien simple d'arranger l'affaire : *Le maire d'Andrézy, ordonne-t-elle, devra être prévenu en cas de nouveaux tirs ; il prendra sous sa responsabilité toutes mesures propres à éviter les accidents.*

En mars 1942 commencent les bombardements anglais de la région parisienne. Le premier a lieu le 3 mars et fait aux usines Renault de nombreuses victimes dans la population ouvrière, non attentive encore aux dangers qu'elle courait. Cette nuit-là nous voyons pour la première fois une véritable illumination. Des centaines de fusées à parachute éclairent comme en plein jour la campagne

couverte de neige, pendant que les bombes s'abattent sur leurs objectifs de Billancourt, Le Pecq, etc. Un parachute vient tomber auprès de nos ruches et nous fournit un tissu de soie très apprécié pour des confections variées.

La pleine lune suivante, le 2 avril, nouveau bombardement dirigé cette fois contre les usines de Gennevilliers. Les Philippe dînaient à la Barbannerie, où Jeanne se trouvait en séjour. Quand les fusées s'allument dans le ciel, nous sortons tous sur la terrasse. Elles dérivent assez vite dans le vent très frais ; mais en voici une qui grandit, grandit et se rapproche à une allure incroyable. Ce n'est pas une fusée, c'est un projectile... non, c'est un avion en flammes ; un panneau embrasé se détache de cette torche flambante : une aile disloquée ? ou un aviateur dont le parachute a pris feu ?

L'appareil passe devant la terrasse, piquant obliquement vers le sol dans un grand fracas de moteurs et la rouge lueur de l'incendie. Une seconde encore et il s'abat dans les arbres ; au ronflement des moteurs succède le craquement des branches brisées et l'explosion des réservoirs d'essence ; de hautes flammes montent dans le ciel qu'obscurcit bientôt un épais nuage de fumée noire.

Le bombardement et les tirs de la D.C.A. continuent leur accompagnement lointain au crépitement des cartouches de mitrailleuses, qui explosent dans le brasier. On ne peut espérer y retrouver un être vivant et il faut, semble-t-il, se borner à circonscrire l'incendie, attisé par le vent qui pourrait se propager dans le bois très sec. Les explosions ont coupé la ligne téléphonique ; puis brusquement l'électricité s'éteint : à tâtons on cherche des allumettes ; on trouve d'abord une lampe sans pétrole, puis quelques bougies. Mais dehors on y voit comme en plein jour, et une grande lueur illumine la plaine ; c'est l'usine à gaz

d'Andrésey, dont la gazomètre flambe comme une torchère.

Ma femme et Philippe sont descendus dans le bois, vers lequel sont déjà accourus quelques voisins. Soudain apparaît sous la véranda Suzanne Nouvel, tout émue et hors d'haleine :

- Il y en a un qui est vivant... On a pu le tirer de l'avion mais il est blessé... Il faudrait un fauteuil.

Je lui donne un fauteuil de rotin et elle l'emporte dans le bois.

Parmi les premiers arrivés sur les lieux s'est trouvé un jeune champignoniste de Cheverchemont, nommé Guerbet ; il a entendu des plaintes et, sans souci des flammes et des explosions, il s'est avancé jusqu'à l'avion. Il a réussi à ouvrir la cabine vitrée du mitrailleur arrière, restée intacte et à en retirer un blessé ; aidé de Nouvel il l'a transporté à l'abri de l'incendie. On va chercher un transatlantique à la Pigotterie, on improvise une civière, et un cortège, qui rappelle les funérailles des guerriers antiques, remonte lentement la pente, la civière portée sur les épaules de 4 hommes, les femmes suivant par derrière.

On décharge le blessé dans le vestibule, on lui enlève une partie de son équipement, sa veste pneumatique de sauvetage, ses chaussures doublées de soie lesquelles excitent la convoitise générale. Le blessé semble souffrir surtout de sa cuisse : on pense qu'elle est brisée, mais sous l'épaisse combinaison de vol, il est impossible de s'en rendre compte, il faut couper avec un couteau cette magnifique combinaison de cuir, doublée de fourrure

- Elle était toute neuve, se lamente le blessé : what a shame !

Il n'a pas de brûlures, seulement des contusions, mais surtout une fracture de la cuisse, à laquelle on ne peut toucher sans médecin. Philippe enfourche son petit cheval

arabe Ahmed et, d'un temps de galop, descend à la poste, d'où il téléphone à la gendarmerie pour qu'on nous envoie un chirurgien.

Pendant ce temps on installe le blessé dans le lit de la chambre à terrasse et on fait prendre un calmant. Il est aussi surpris que charmé de constater que ses deux infirmières, ma femme et Jeanne, parlent anglais. C'était son premier raid ; il ne faisait pas partie de l'équipage normal et avait été désigné au dernier moment pour remplacer un aviateur manquant ; il ne connaissait même pas les noms de ses 5 camarades dont il demande des nouvelles. On élude la question.

Vers 2 heures, le grand silence qui a succédé au bruit de la bataille aérienne est rompu par une pétarade de motos ; c'est la police française de la route qui accourt, guidée par la lueur de l'incendie dans le bois. Un géant, vêtu et casqué de cuir, se penche maintenant au-dessus du blessé. De sa grosse patte, il lui tapote doucement la joue

- Camarades, nous ; comment ça va ?

Sa grande préoccupation est de savoir si l'aviateur est Australien ou Canadien, et sa stupéfaction est sans bornes d'apprendre qu'il est Anglais, tout simplement et même de Londres.

Dès que les motocyclistes sont repartis, des coups de sifflets stridents se font entendre autour de la maison ; c'est le commissaire de police de Conflans avec ses agents ; il s'intéresse à la santé du blessé et s'étonne qu'il ne soit pas Neo-Zélandais. La conversation se prolonge, bientôt ranimée par l'arrivée des gendarmes de Conflans ; ceux-ci se lamentent de n'avoir pas été prévenus les premiers : ils auraient fait évader l'aviateur ; comment s'y seraient-ils pris avec cette cuisse brisée ? Ils ne le disent pas.

A peine la maréchaussée française est-elle partie, que

de nouveaux coups de sifflet se font entendre; cette fois, c'est la gendarmerie allemande : un gros Boche, gras à lard, avec au cou une plaque métallique suspendue par une chaîne d'huissier, escorté par un agent français d'aspect famélique -tout à fait le chien et le loup de La Fontaine- Il voudrait charger le blessé dans sa petite auto ; mais je lui objecte que c'est impossible et qu'il faut une voiture d'ambulance. Il se laisse convaincre assez facilement et s'en va pour la commander.

Il est 5 heures, et chacun à commencer par le blessé, voudrait bien dormir un peu. Mais voici qu'un inimitable bruit de bottes retentit. dans l'escalier. Cette fois c'est un détachement d'infanterie allemande ; l'officier parle français et nous dit qu'il a eu tant de peine à trouver notre château qu'il aurait pu le croire enchanté. Il laisse une sentinelle auprès du blessé, en envoie une autre à l'avion et emmène sa troupe.

Il fait petit jour, quand une auto, une fois de plus, ronfle devant le porche ; c'est l'ambulance qui vient enlever le blessé. Celui-ci fouille dans la poche de sa combinaison, y trouve quelques bonbons et les tend flegmatiquement à son garde du corps ; dignement, l'Allemand les refuse. Et l'ambulance démarre vers l'hôpital de St- Germain.

Nous avons appris par la suite que le médecin allemand, par une astuce toute germanique, fit placer l'aviateur dans la salle des blessés du bombardement précédent, qui avait fait au Pecq de trop nombreuses victimes ; parmi eux, il y avait plusieurs enfants, qui se cotisèrent pour remettre à l'Anglais leur ration de chocolat ; le médecin allemand, stupéfait, fit évacuer celui-ci dès le lendemain sur un hôpital parisien et nous n'en n'avons plus de nouvelles jusqu'à la libération.

Aucun de ses camarades n'avait survécu à la terrible chute. Quelques ossements calcinés, reposant sur un lit de cendres brûlantes, furent tout ce qu'on retrouva. Les Allemands les enlevèrent et les mirent dans une fosse commune au cimetière de Versailles. Le pasteur Monod organisa un service funèbre ; comme l'affluence s'annonçait considérable, la *Kommandantur* lui imposa au dernier moment de changer la date et l'heure de la cérémonie. Malgré cela, quand le service put avoir lieu, ce fut en présence d'une foule énorme.

Restait à enlever l'épave de l'avion ; une équipe allemande surgit le 5 avril - de fort méchante humeur, car c'était le dimanche de Pâques -et préleva les pièces présentant quelque intérêt. Le chiffonnier de Conflans vint avec un camion pour charger le reste, et la population des environs défila sans relâche pour s'approvisionner en "souvenirs". Des mains inconnues placèrent une croix en bois, ornée de rubans tricolores, et d'une inscription au crayon rouge

Vive la K.A.F. Ils sont morts pour nous.

Chaque jour des fleurs y étaient apportées par des visiteurs anonymes. Les Allemands finirent par avoir vent de cette manifestation silencieuse et me firent inviter par la mairie d'avoir à y mettre un terme sous peine de sanctions pour la population ; ils voulaient faire monter la garde devant cet emplacement par des civils requis à Andrésy. Je dissimulais la croix dans le taillis et m'entendis avec nos gendarmes pour qu'ils prennent les noms des pèlerins, sans leur barrer la route, mais en les avertissant que si les Allemands donnaient suite à leur menace, ce seraient ceux qui venaient volontairement qui seraient désignés par priorité pour prendre la garde. Ce bruit se répandit comme une traînée de poudre, le



Inauguration de la stèle

dimanche suivant, et les colonnes de visiteurs débouchant de Maurecourt ou de la Gueule Rouge firent demi-tour précipitamment. Il faut ajouter que bon nombre d'entre eux se livrant à des déprédations variées, nous ne fûmes pas mécontents de voir diminuer l'affluence.

Il me reste à dire, anticipant sur les événements, quel fut l'épilogue du drame où avaient péri les cinq aviateurs. Peu après la libération, je réussis à y intéresser un certain capitaine Smith, du service anglais des sépultures militaires. Par lui il fut possible d'avoir les noms et les grades des cinq victimes et de reprendre contact avec le rescapé Maltby, qui, à son retour d'Allemagne avait été réincorporé dans une escadrille. Je fis édifier une stèle à l'endroit même de la chute de l'avion avec l'inscription suivante

*A la mémoire des aviateurs de la R.A.F.
(grades et noms)
tombés ici le 2 avril 1942 pour la défense
de la Gde Bretagne et la libération de la France.*

Maltby avait été envoyé par son colonel à l'inauguration qui eut lieu le 15 septembre 1945 en présence des représentants de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, du commandant de la R.A.F. en France, du préfet de S. & O., des maires ou adjoints de nos trois communes et de quelques voisins invités. Guerbet était là aussi, bras dessus bras dessous avec Maltby qui lui remit une magnifique montre en or portant l'inscription :

A mon ami Guerbet, qui m'a sauvé la vie.

Jean-Claude Widmann et Jean Schweisguth, portant l'un un drapeau anglais, l'autre un drapeau français, encadraient le monument devant lequel je prononçai une allocution et que découvrit Maltby ; puis on chanta le *God*

save the king et la *Marseillaise*, et Raymond Leenhardt fit un bref service funèbre qui émut profondément l'assistance. Enfin on monta à la Barbannerie, où chacun fit honneur à un goûter agrémenté de cakes tout britanniques.

L'épilogue de la journée fut l'envoi par le représentant du préfet d'un permis de circulation auto, dit S.P., dont les bureaux de Versailles ajournaient l'octroi depuis des mois ; ce qui nous permit de remettre en service la Simca d'Odile et nous transforma la vie.

Une touchante correspondance s'ensuivit avec les malheureuses épouses et mères des cinq aviateurs et l'une d'elles, Mrs. Powell, veuve du chef de l'équipage, vint par la suite passer une journée chez nous pour aller se recueillir sur le lieu de la catastrophe.

Pour en revenir à 1942, en ce même mois d'avril, je vis un jour un civil et un militaire allemands devant la maison Le Fournis, engagés dans une longue conversation avec l'intérieur. M'étant approché pour savoir de quoi il retournait, je fus invité à m'éloigner. Après leur départ, Le Fournis me raconta qu'il avait été dénoncé par une de ses nièces -femme de prisonnier dont la conduite était loin d'être impeccable- pour avoir un fusil de chasse caché. Or Il en possédait 3 : l'un avait été remis à la mairie et il put en montrer le reçu ; quant au second, il en avait brisé la crosse et tordu le canon. Il en apporta les tronçons aux Allemands en leur disant

- Je suis peut-être dans mon tort mais je suis bon Français et je n'ai pas voulu qu'il soit utilisé, ni pour ni contre quiconque.

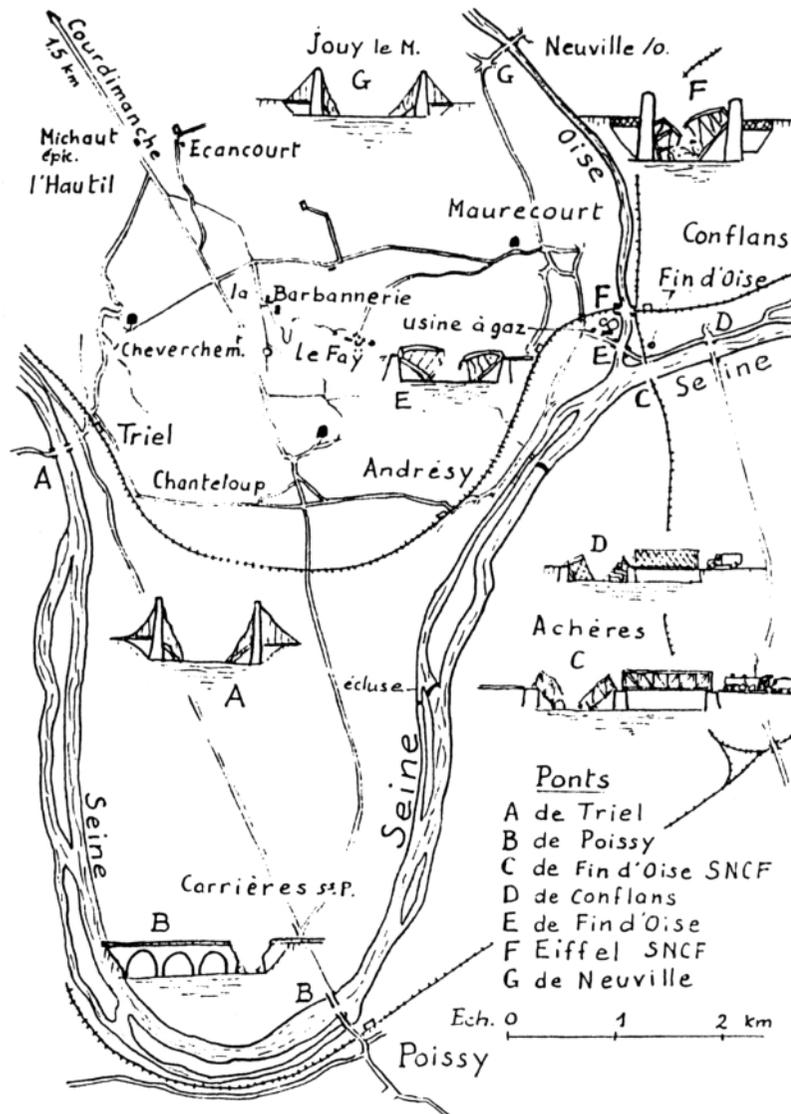
Les Allemands s'en allèrent satisfaits, et le troisième fusil resta bien caché.

V - LA LIBERATION A LA BARBANNERIE.

En janvier 1944 nos villages qui avaient été à peine touchés par l'occupation deviennent lieux de garnison. Ce sont d'abord des détachements d'ouvriers militaires, gens casaniers et qui pour nous ne sont pas gênants. Nous avons à repousser seulement une tentative de cantonnement par des sous-officiers qui voulaient améliorer leur logement .mais ce voisinage nous oblige à rester toujours à proximité pour faire face à des tentatives analogues.

Un peu plus tard, ces compagnies d'ouvriers sont remplacées à Maurecourt et Andrézy par un cours de sous-officiers, passant tout leur temps à faire de l'instruction. Ils choisissent les bois de la Barbannerie comme terrains de service en campagne, et le pré des Agnelles comme champ de tir. Tous les matins et parfois l'après-midi les bois retentissant de coups de fusil et de mitrailleuse sans qu'on sache s'il s'agit de tir à balles ou de tir à blanc ; puis les imprécations des sous-officiers se succèdent dans tous les coins de la propriété. Un jour les cibles furent placées contre les troncs des pommiers et ceux-ci copieusement mitraillés. Les réclamations faites aussitôt n'obtinrent aucune réponse, mais le fait ne se reproduisit plus.

Dans le courant de mai cette troupe bruyante et zélée disparaît sans être remplacée, et nous jouissons déjà de notre tranquillité quand celle-ci est troublée d'une tout autre façon.



Les ponts sur la Seine et l'Oise

Le 25 mai, l'aviation alliée commence ses bombardements systématiques contre les ponts de l'Oise et de la Seine. Tous les jours jusqu'au 3 juin un pont ou l'autre est attaqué. Cela se passe généralement de la façon suivante : une escadrille survient au-dessus du parc du Faÿ, les avions piquent l'un après l'autre, et de notre terrasse ou du toit on voit tomber les bombes, d'énormes gerbes d'eau s'élever de la rivière ou d'épais nuages de fumée et de poussière embrumer les rives. Le pont de Poissy est coupé dès le 28 mai, le pont-route de Conflans le 30 ; le pont de voie ferrée sur la Seine, constamment attaqué, paraît intact de loin, mais cependant les trains n'y circulent plus. Fin d'Oise avait été en deux ou trois jours complètement rasé. Le premier bombardement avait causé pas mal de victimes, les suivants seulement des dégâts matériels, car l'évacuation avait été totale.

Nous décidons, d'accord avec le Faÿ, de proposer notre hospitalité à des sinistrés. Il en vient d'abord au Faÿ et, pour leur faire place, Catherine (13 ans) et Minette (8 ans) viennent s'installer chez nous. A la fin du mois, nous voyons arriver trois assistantes sociales de Conflans, qui demandent simplement une chambre pour coucher et installer leurs petites affaires, et qui dans la journée vaquent à leurs occupations habituelles. Le 4 juin nous voyons arriver, suants et poussiéreux, notre menuisier de Maurecourt, Godde, et sa femme, arrivant à pied de Mantes. Après avoir enterré la semaine précédente le frère de Mme Godde, ils venaient des obsèques du père, tous deux tués par un bombardement. Ils sont à bout de forces et de nerfs, et nous demandent à se reposer chez nous. Nous les installons au deuxième étage et ils y restent pendant plusieurs semaines avec leurs deux enfants.

Les bombardements du pont de la voie ferrée conti-

nuent jour après jour sans donner de résultat appréciable, lorsque le 6 juin le débarquement en Normandie apporte une modification complète à la situation. Les bombardements cessent jusqu'au 18 juin, date à laquelle le pont en question est enfin coupé en deux et s'écroule dans la Seine. Philippe Roy, qui traversait Maurecourt ce jour-là et s'était abrité dans une maison, entend des cris d'enthousiasme

- *il est touché, il est par terre !*

Et toute la population se précipite hors des caves ou des carrières, saluent la disparition de l'objectif qui lui avait valu pendant quinze jours une existence de troglodytes ; car presque tout le monde s'était établi dans la champignonnière qui ouvre dans le val, pour y passer au moins la nuit. Notre bonne, Irène Leconte, dont l a maison, située au bord de l'Oise, était assez exposée, y coucha presque tout l'été avec sa famille, marinières du Nord, qui avaient tout perdu dans l'incendie de leur péniche bombardée.

Le 28 juin, le pasteur de Tienda arrive après dîner pour nous dire qu'un de ses paroissiens de Pontoise était traqué par la *Gestapo* comme israélite et qu'il s'était enfui, laissant sa femme et ses deux enfants en grand risque d'être arrêtés à défaut du chef de famille ; il vient nous demander l'hospitalité pour eux, ce que nous nous empressons de lui accorder. Mme Vychevrod, sa petite fille et son petit garçon arrivent le surlendemain et s'installent dans le logement dit du chauffeur de la maison du jardinier. Elle était agréable et discrète et nous n'en eûmes aucun ennui ; nous la présentons au personnel comme une femme de prisonnier n'ayant aucune nouvelle de son mari et fuyant les bombardements de Pontoise.

Son arrivée est saluée par une grosse bombe qui tombe on ne sait pourquoi dans la haut du bois des sept arpents,

creusant un trou énorme et envoyant en tous sens des blocs de grès. Chose curieuse, le rideau de fer du garage est gondolé et coincé par le souffle, tandis que les vitres de la serre n'ont aucun mal,

De nouveaux réfugiés se présentent le 5 juin, envoyés par la mairie d'Andrézy : M. Groult demeurant à Fin d'Oise, professeur de français dans un institut technique à Paris : jeune homme courtois et modeste, mari d'une Bordelaise pleine de bonne humeur. Ils s'installent d'abord tous seuls laissant leurs enfants chez leurs grands-parents dans l'Eure, près des Andelys. Nous les mettons dans la chambre à terrasse du premier étage avec une chambre de bonne comme cuisine. Ils portent à quatre le nombre de nos ménages de réfugiés, y compris les Haumont, ayant chacun leur cuisine et se ravitaillant sans trop de difficultés à Chanteloup et auprès de Philippe. Ainsi s'achève le mois de juin.

Nous décidons, malgré les événements, de maintenir le plus longtemps possible les traditions de la Barbannerie et d'organiser des représentations théâtrales pour l'été.

La première quinzaine de juillet s'écoule dans un calme relatif. Chanteloup reçoit à nouveau une garnison le 13. le pont de voie ferrée qui avait été hâtivement réparé est de nouveau bombardé le 18.

Les pièces préparées par nos jeunes acteurs (les 3 actes du *Médecin malgré lui* avec, en lever de rideau *Franches Lippées* de Tristan Bernard) sont jouées en répétition générale et en première représentation à la Barbannerie les 22 et 23 Juillet, pour être données ensuite dans les différents villages.

Le 23, au moment où le spectacle allait commencer, on vient chercher Philippe en lui disant que les Allemands arrivent au Fay et demandent à lui parler. Il s'agit d'une

batterie de D.C.A. qui veut placer ses pièces à peu près à mi-chemin entre Bellefontaine et Maurecourt et héberger son personnel au Faÿ ; ils ont un ordre de réquisition pour le château tout entier ; les Marcel et Philippe Roy, les Loup et les réfugiés sont plongés dans la consternation. Après discussion, on arrive d'abord à sauver quelques pièces puis le lendemain à garder tout sauf les deux salles à manger et une ou deux chambres au premier étage, ainsi que quelques locaux dans les communs.

Des camions et des véhicules chenillés arrivent en grand nombre et s'installent, sous les arbres. La première destination de cette troupe avait été le château Itasse à Maurecourt mais les Allemands n'en avaient pas voulu, sous prétexte qu'il était trop exposé aux bombardements ; ils disent à Philippe que le personnel du Faÿ délogé par eux pourrait aller s'y installer ; Philippe répond qu'il n'en ferait rien pour éviter à l'armée allemande le déshonneur d'envoyer des femmes et des enfants s'installer dans un lieu jugé trop dangereux pour les soldats allemands.

En première urgence les hommes commencent à creuser des trous dans le parc pour s'abriter des avions dont ils paraissent avoir la hantise. Philippe voyant un de ces trous au milieu de la prairie devant le château, bondit sur le sous-officier et lui dit d'un ton péremptoire que c'est *Streng Verboten* ; le sous-officier se précipite sur l'homme disparaissant dans son trou déjà jusqu'aux épaules et vocifère qu'il faut le reboucher. L'homme proteste véhémentement, mais l'après-midi le trou est comblé et le soldat en train d'en creuser un autre sous un gros arbre en se débattant contre les racines.

Après ce premier succès Philippe achète la complicité du *Feldwebel* au moyen d'un quart de litre de lait et celui-ci lui dit que s'il y a le moindre larcin ou le moindre acte

répréhensible il n'y a qu'à s'adresser à lui qui y mettra bon ordre. Par la suite, ceci se montre fort exagéré car les vols de fruits, les soulographies générales et plus tard les meurtres de moutons, ne sont jamais sanctionnés.

Le 31 juillet, je suis appelé d'urgence à la Pigotterie où la tante Sybil se débat avec deux Allemands qui parlent de la réquisitionner ; elle ne comprend rien à leurs discours. En fait, je démêle qu'il s'agit seulement d'une réquisition éventuelle pour le cas, me dit l'officier, d'un débarquement de parachutistes, ou d'une rébellion générale de la population ; ils veulent pouvoir évacuer leur position de batterie et s'installer dans une position défensive à la lisière du bois, et la Pigotterie leur paraît propre à cet usage.

Cependant, les événements de Normandie prennent une telle tournure que le 10 août la batterie reçoit son ordre de départ ; d'après les confidences des hommes faites au personnel, ils sont appelés à Paris pour défendre le palais du Sénat. Mais ils avaient gardé trop bon souvenir du Faÿ pour prendre congé aussi sommairement : chaque nuit un camion revenait de Paris et les occupants s'emparaient soit d'une vache laitière soit de quelque mouton qu'ils tuaient à coups de fusil et emmenaient pour leur ravitaillement. Quand Philippe arrivait sur les lieux, il ne pouvait que constater les traces du massacre et des roues du camion.

Le 11 août, au moment de nous coucher, notre attention est attirée par une lumière très peu « Défense passive » dans la direction de Fin d'Oise. La lumière s'amplifie et soudain, toutes nos chambres sont illuminées c'est la passerelle de l'Oise remplaçant l'ancien pont en ciment qui flambe d'un bout à l'autre -première manifestation du maquis dans nos environs immédiats. Les

Allemands de Conflans sont complètement affolés et se figurent qu'ils vont être attaqués : ils appellent les pompiers puis les reçoivent à coups de mitrailleuse. La nuit s'achève dans une confusion complète.

Le 15 août nous apprenons le débarquement en Provence.

Le surlendemain après le dîner, arrive une vieille auto paraissant hors d'usage, de laquelle sortent M. Chaussonnière, l'intendant de Mme de Bourbon, et un de ses amis qu'il nous présente sous le nom de Christian : ce sont les deux chefs de la résistance en Seine & Oise*. Nous discutons la situation et les projets pour les jours à venir. Ils circulaient tous deux sans inconvénient grâce à la vétusté simulée de leur véhicule. Chaussonnière nous dit que les Allemands chargés du contrôle s'esclaffaient de rire en voyant sa bagnole et en oubliaient de vérifier quoi que ce soit.

Le lendemain 18 août l'oncle André était venu comme d'habitude écouter à la Barbannerie la radio anglaise de midi et demi. Pendant qu'il redescend déjeuner et que nous causons avec Philippe sur la terrasse nous voyons arriver une escadrille d'une dizaine d'avions venant de l'Oise à moyenne altitude. Tout à coup un formidable nuage de fumée s'élève du bois d'en bas pendant que l'escadrille poursuit droit son chemin. Philippe enfourche son cheval et descend à la Pigotterie ; quand la fumée se dissipe un peu j'ai l'impression que c'est tombé au-delà dans les champs, et nous nous mettons à déjeuner en attendant les nouvelles que Philippe doit nous rapporter. Mais il ne revient pas ; nous descendons alors l'un après l'autre et je suis fâcheusement impressionné dans la grande allée en voyant d'énormes blocs de glaise épars çà et là, des branches cassées, des arbres arrachés, puis un

cortège de brancards improvisés : la cuisinière des André, le vieux Père Féron et tante Sybil marchant avec la tête bandée ; mais, du plus loin qu'on nous voit, on nous crie

- Personne n'est blessé !

C'est un véritable miracle car 45 grosses bombes sont tombées autour du carrefour de la route de la Gueule Rouge et du chemin de Bellefontaine. Des bombes sont tombées au ras de la maison mais non dessus ; tout a été soufflé, la route a entièrement disparu dans les entonnoirs et les tas de décombres, et le jardin potager n'existe plus.

Nous prenons immédiatement nos dispositions pour héberger les André, les 2 garçons au Faÿ, le reste de la famille chez nous, la vache et l'agneau chez Philippe, les poules dans notre frigidaire. Les neufs de conserve sont intacts. Il l'agit maintenant de récupérer tout ce qui peut être sauvé et tout d'abord les vêtements : à 15 heures, heure du drame, la tante Sybil était encore en chemise de nuit, la petite Christiane malade, au lit ; il s'agit de les vêtir tant bien que mal. L'oncle André cherche partout ses papiers indispensables, son argent, etc.

Malheureusement une difficulté imprévue se présente le bombardement avait brisé la plupart des pots de confiture et celle-ci s'était répandue partout ; dès l'après-midi, les ruines avaient été envahies par les abeilles qui montent une garde vigilante et empêchent quiconque d'approcher. Il faut attendre le soir et avec un enfumoir et une lampe de poche, l'oncle André, assisté de Loup qui a des connaissances en apiculture, fait une première expédition pour enlever ce qu'on peut comme miel et confiture épars.

Le lendemain, la situation s'était améliorée et l'on peut commencer à récupérer le mobilier dont une grande partie est heureusement. intacte et est hospitalisée chez

nous ; ce travail dure environ une semaine et est poursuivi avec le concours de la jeunesse du Faÿ.

Le 19 août, de bon matin, nous sommes alertés par le bruit d'une vive mitraille. dans la direction du chemin du cordon. Blasés sur les péripéties ordinaires des combats aériens, nous continuons dans la cuisine à faire griller le pain du petit déjeuner, lorsqu'une explosion se fait entendre avec projection d'étincelles au-dessus du fourneau : c'est une balle qui a passé entre nos deux têtes et est venue s'insérer dans le carrelage. Comme la fenêtre était ouverte, elle n'a même pas cassé de carreaux, mais nous trouvons que c'est la fin de tout si les Anglais veulent nous interdire la confection de toasts.

Chez les Haumont les enfants sont en rumeur, car les balles sont tombées devant chez eux et devant le poulailler.

Dans la journée, nous entendons pour la première fois le canon. On monte sur le toit pour s'orienter ; ça vient nettement de la direction de Mantes et nous sommes pleins d'espoir d'une libération prochaine.

Le 20 août, nouveaux combats aériens à la suite desquels un avion allemand désemparé s'abat à Bellefontaine. L'aviateur est plein d'arrogance et demande une auto pour le reconduire à sa base. Philippe, qui était là par hasard, sert d'interprète et répond qu'il n'y a pas d'autos, que les troupes allemandes les ont toutes utilisées pour battre en retraite : l'aviateur hausse les épaules avec mépris et demande une voiture à cheval ; finalement un camion allemand est envoyé de Chanteloup pour le rapatrier, mais dans la descente il s'effondre contre un mur. La suite de l'histoire nous reste inconnue.

A la tombée de la nuit arrive le gendarme Petit de la brigade de Conflans-Ste Honorine dont la famille est

réfugiée sur l'Hautil ; il apporte des renseignements précis : le chef de brigade d'Equevilly, sur l'autre rive de la Seine, a téléphoné à 15 heures qu'une colonne d'autos mitrailleuses américaines était arrêtée devant la gendarmerie et qu'elle allait reprendre sa marche en direction de Poissy. Nous nous attendons à des événements heureux pour le lendemain.

Mais le 21, nous n'avons aucune nouvelle de l'avance américaine, tandis que Chanteloup est réoccupé par des effectifs allemands assez importants, lesquels paraissent vouloir disputer le passage de la boucle de la Seine.

Dans la nuit du 21 au 22, nous sommes réveillés par un grand tapage provenant de la région de la Pigotterie ; on entend des bruits de moteurs et des vociférations germaniques : c'est probablement une. colonne de camions remontant de Maurecourt et qui dans l'obscurité essaie vainement de franchir la zone d'entonnoirs de la Pigotterie.

Le lendemain matin, je pars en reconnaissance et trouve la Gueule Rouge encombrée de camions ; les hommes coupent des branches pour se camoufler mais ne semblent préparer aucune organisation défensive.

En allant de là aux nouvelles du Faÿ, je vois deux individus inconnus faisant mine d'échardonner les prés du bas. Ils m'expliquent qu'ils ont eu un coup dur à Carrière où ils ont saisi des mitrailleuses allemandes, qu'ils sont traqués et sont venus se réfugier au Faÿ. Philippe les camoufle en ouvriers agricoles supplémentaires et les nourrit.

Remonté à la Barba un peu plus tard, je suis prévenu que deux Allemands sont là: ce sont deux gendarmes de la *Luftwaffe*, gras et bien tenus, le fusil à la bretelle ; ils sont à la recherche de terroristes et demandent le chemin de la

ferme voisine. J'élude la question et entame une conversation de diversion

-La région est parfaitement tranquille, il n'y a pas de terroristes par ici.

- De l'Oise d'où nous venons, répondent-ils, il y en avait pourtant beaucoup.

- Possible, mais par ici vous n'en trouverez pas.

Je m'apitoie sur les malheurs de notre région si éprouvée par les bombardements

Avez-vous vu Fin d'Oise ? Ce n'est plus qu'un désert.

- Oh ! répondent les gendarmes, ça n'est rien à côté de nos villes allemandes.

- Pas possible ?

- Si. Connaissez-vous des villes allemandes ?

Quelques-unes : Cologne.

- Cologne ? Quand vous sortez de la gare et que vous regardez autour de vous, vous ne voyez plus rien. - Et Düsseldorf ?

- Tout est rasé.

Je m'apitoie.

- Ah quel malheur, une si belle ville : la Kônigsallée, le Stahlhof ?

- Tout est détruit.

Gros soupir ; puis ils reprennent

- Je ne comprends pas pourquoi les Français qui souffrent comme nous des bombardements alliés ne prennent pas les armes pour arrêter les Américains.

- Les armes ? Quelles armes ? Nous n'en avons plus.

- On vous en donnerait si vous veniez résolument vous battre à nos côtés. Nous ne vous voulons pas de mal, nous ne voulons pas de votre territoire ; nous l'évacuerons dès que nous aurons la victoire.

- Allons, parlons sérieusement est-ce que vous évacuerez jamais Brest et Calais, face à l'Angleterre ?

- Mais oui, puisque vous serez nos alliés et vous en assurerez la garde. Regardez : est-ce que nous ne vous laissons pas libres ?

- Oui, libre d'ouvrir ma maison à ceux qui ont envie d'y cantonner, libre de conduire mon cheval à la réquisition, libre de vous fournir des denrées.

- Ce sont des nécessités militaires, mais elles cesseront dès que nous serons victorieux.

- Ce n'est peut être pas pour tout de suite, car on a appris aujourd'hui même l'arrivée des Russes à la frontière de la Prusse Orientale.

- S'ils y entrent, ils seront balayés !

Tout en causant, je les ai détournés progressivement de la route du Faÿ et engagés sur le chemin du cordon.

- Vous voulez aller à Andrésy ? Voilà le chemin le plus direct ! Tout droit. Vous contournez le mur du parc et vous arrivez à Andrésy.

Une fois débarrassés des deux pandores, nous reprenons nos occupations.

Nous voudrions bien savoir ce qui se passe à Paris, et après dîner nous allions chez nos voisins Thiébault qui ont réussi plusieurs fois à téléphoner ; mais aujourd'hui cela ne marche pas. Quand nous rentrons à la maison, c'est pour apprendre de Madeleine Haumont qu'un officier et quelques boches viennent de venir demander à coucher ; elle les en a vivement dissuadés en disant que la grande maison était pleine de réfugiés et sinistrés, comme le montre le mobilier récupéré de la Pigotterie qui s'entasse partout devant les hortensias. Ils sont partis mais en disant qu'ils reviendraient s'ils ne trouvaient pas ailleurs.

Dans la demi-obscurité nous aménageons vivement le hangar avec quelques bottes de paille, tout en tremblant pour nos lapins, nos poules et surtout notre coche Dorothée, toute prête à faire prochainement de la charcuterie ; nous lui faisons des adieux émus, pensant bien ne plus la retrouver le lendemain.

Mais les boches ne reviennent pas. Nous reprenons alors notre faction sur le toit pour épier les déplacements de la canonnade ; dans la direction de Mantes cela gagna un peu vers le nord. Cette nuit-là et les suivantes, de violents orages éclatent un peu partout et il devient très difficile de distinguer ce qui provient des éclairs, des lueurs de la canonnade, des bombardements ou de la D. C.A. Un coup de foudre grille notre transformateur, de sorte que la moitié de la maison est plongée dans la pénombre pour des semaines.

Le 23 notre premier soin est d'aller saluer Dorothée, puis je vais voir ce qui se passe à la Gueule Rouge : tous les camions sont partis. A ce moment, mitraillades et bombardements éclatant soudainement dans la direction de Courdimanche. Philippe avait eu dans la nuit ses charretiers et chevaux réquisitionnés pour transporter des munitions à la suite des troupes occupant l'Hautil, qui se portaient au nord de Mantes pour tâcher d'arrêter les Américains. Il est parti à leur suite et se trouve chez son ami Carpentier quand, montant sur le haut du tas de fumier, il aperçoit sur la route de la Villeneuve la colonne allemande dont faisaient partie ses voitures, pêle-mêle avec des camions militaires et des engins blindés.

A cet instant il voit arriver une escadrille anglaise qui fait posément le tour de la colonne puis revient vers la queue ; les avions piquent l'un après l'autre et remontent la colonne en la mitraillant : tout s'enfuit dans les champs

et les conducteurs français ne sont pas les derniers à prendre le large. Les avions se regroupent à nouveau, puis se détachent en piqué encore une fois pour prendre la colonne de la tête à la queue. Philippe court sur les lieux et est fâcheusement impressionné en trouvant l'une de ses voitures brûlée, une autre sans dessus dessous et les cadavres de ses bonnes juments Margot et La Poule. Il se met à la recherche du cheval Lami et de Roger Brisard et est un peu rasséréiné en les voyant revenir, l'un portant l'autre ; mais à ce moment les boches font descendre Roger et mettent la main sur Lami. Les deux autres charretiers se retrouvent aussi et Philippe rentre bien soulagé de les ramener sains et saufs, mais furieux de la perte de ses trois chevaux. Nous apprenons par la suite que la contre-attaque allemande après ce prélude n'avait pu que refouler légèrement les Américains sans les rejeter sur la Seine.

De nos côtés, d'autres Allemands sortant d'on ne sait où commencent à s'activer : dans la soirée, je rencontre sur le chemin du cordon l'instituteur de l'Hautil, le marchand de bois Fouache et deux autres citoyens conduits par un soldat en arme qui les met en chantier pour dévaster mon jeune taillis au coin de la Gueule Rouge afin d'y installer une batterie ; d'autres Allemands déroulent du fil téléphonique, ça ne sent pas bon et nous tremblons de nouveau pour Dorothée ; mais par miracle aucun des boches ne vient jusque chez nous.

Ce fut ce soir là que nous apprîmes prématurément la libération de Paris et ce fut l'occasion d'une première liesse qui s'accrut le lendemain 24 quand nous vîmes nos environs complètement évacués, la batterie attendue absente et la calme revenu dans la contrée. Ecancourt seul était encore occupé par un détachement de ravitaillement.

Le bruit s'était répandu à Maurecourt que la Barbannerie avait déjà pavoisé. En fait, il s'agissait du séchage habituel du linge dans lequel se trouvaient alternés ce jour-là : un jersey rouge, des serviettes blanches et des tabliers bleus ; nous en acquîmes dans le pays une grande réputation de culot.

Philippe et Germaine vinrent dîner et allaient redescendre lorsque le ciel s'embrase du côté de Paris ; de grands incendies faisaient rage sans qu'on puisse discerner si cela se passait à Paris même ou dans les dépôts de munitions de la forêt de Saint-Germain. L'artillerie aussi était très active.

Le 25, nous apprenons l'arrivée de la division Leclerc à Paris. Sous nos yeux les Allemands opèrent des destructions ; à Conflans et environs, ils font sauter à grand bruit le pont et les voies ferrées qu'ils avaient réparés avec acharnement jusqu'à hier. Mais cela ne leur suffit pas : avec leur conscience habituelle quand il s'agit de détruire, ils coupent des rails et font sauter des mines tout le long des voies ferrées aboutissant aux ponts détruits. Cette fois-ci nous pensons bien qu'ils vont s'en aller.

Philippe brûle du désir de venger ses chevaux. Il est allé à Ecancourt tâter le pouls de la troupe qui l'occupe : il cause avec les hommes, leur dit qu'ils sont foutus et promet des vêtements civils à qui voudrait s'en aller ; ses interlocuteurs ne demanderaient pas mieux, mais ils n'osent pas, par crainte de représailles sur leurs familles en Allemagne. Ce détachement de 30 hommes est commandé par un sous-officier énergique et Philippe rentre avec l'impression que le morceau est trop gros pour les faibles moyens dont il dispose.

Mais le 26, la situation a changé. Le détachement est parti, abandonnant un camion qu'on n'a pu retirer du trou dans le parc d'Ecancourt où on l'avait abrité. Il reste là un sous-officier et un caporal avec un chauffeur belge réquisitionné. Ils lui demandent de prêter des chevaux pour dépanner leur camion ; Philippe répond qu'ils lui ont pris tous ses chevaux et qu'ils ont été tués -en réalité ceux qui restent sont cachés dans les bois. Le sous-officier n'insiste pas et dit qu'il va aller dans les villages chercher les chevaux nécessaires ; alors Philippe annonce qu'il a des boeufs qui feront bien mieux que les chevaux, mais qu'il faut remettre la séance à l'après-midi pour avoir le temps de les faire venir. Sous prétexte de chercher des moyens d'attelage, il fait la tournée complète du château d'Ecancourt pour voir s'il n'y a pas d'autres boches : dans la salle à manger le déjeuner est servi confortablement avec deux couverts seulement.

Il passe me voir pour tenir conseil et décide de tenter un coup de main. Il file à cheval sur Andrésy pour convoquer un nommé Boileau, sous-officier de réserve, tout ce qu'il y a de costaud, qu'il avait apprécié à l'époque où il s'occupait de cours de perfectionnement. L'après-midi, il revient à Ecancourt, donne la consigne à Roger Brisard et à ses copains, s'en va avec ses bœufs qu'il avait munis du joug le plus vermoulu qu'il avait pu trouver ; on attelle les boeufs et on les fait démarrer brusquement : le joug casse.

Philippe dit au sous-officier

- Jamais nous ne nous en tirerons autrement qu'à bras d'hommes. Il faudrait être nombreux. Je vais aller chercher du renfort ; il faudrait que vous nous aidiez aussi.

- *Bien sûr !* répond le sous-officier très reconnaissant, *et comme vous avez l'habitude de ce genre d'opérations, c'est vous qui prendrez le commandement*, ajoute-t-il.

Philippe va chercher Boileau, deux réfractaires de Poissy qu'il cachait à Ecancourt et un ou deux autres types munis de corde roulée autour de leur corps. Il commande à tous les hommes de mettre bas la veste ; les deux boches se déséquipent, jettent leurs armes : mitraillette et revolver pour l'un, fusil et baïonnette pour l'autre, se mettent en bras de chemise et Philippe les installe à pousser les deux roues arrière, le chauffeur belge et un Français aux deux roues avant ; Boileau se place derrière le sous-officier et un des gars d'Ecancourt derrière le caporal pour les aider. Philippe se met entre les armes et les Allemands et s'écrie

- *Nous y sommes... Attention... A Nous !*

Boileau et son camarade bondissent sur le dos du sous-officier et du caporal qui poussaient tant qu'ils pouvaient, les étranglent et les terrassent ; Philippe saute sur la mitraillette et la leur met sous le nez en criant

- *Gefangen.*

- *Pardon, Monsieur*, s'écrient les deux Boches, dès qu'ils peuvent respirer, *ne nous faites pas de mal.*

En un clin d'oeil, ils sont ligotés et sont conduits à travers les bois jusqu'à la Gueule Rouge ; là, on s'arrête un moment pour voir s'il n'y a pas de patrouille en vue ; puis on leur fait franchir d'un bond le route et notre clôture. Et vers 16 heures, je me trouve nez à nez dans le salon avec les deux boches, les mains liées, conduits par Roger Brisard et un nommé Théo à l'aspect rébarbatif. On me les introduit au bureau où je les interroge, les fais fouiller et descendre dans la cave aux endives.

L'un est un architecte silésien, ancien aviateur, reversé

dans l'armée de terre pour avoir abîmé son avion à l'atterrissage ; l'autre est un Badois, étudiant parlant pas mal le français. On les installe sommairement : une botte de paille sur celle qui restait des endives, un seau hygiénique, et plusieurs louches d'eau chaude dans la soupe du soir. Je leur explique que leur bonne vie est finie ; ils soupirent en disant

- *La bonne vie, c'est surtout les officiers qui l'ont eue ; nous autres, nous n'avions pas grand 'chose.*

Puis ils demandent la permission d'allumer l'électricité en disant

- *Ce sera plus gai.*

Je leur réponds

- *Très volontiers, et je vais même vous donner de la lecture : voilà les journaux laissés par vos camarades du 50^{ème} bataillon de pionniers en août 1940 ; vous y verrez des choses intéressantes sur l'origine des bombardements aériens dont vous vous plaignez maintenant.*

Et je leur apporte une liasse de journaux hambourgeois avec des titres flamboyants sur la destruction imminente des villes anglaises par la *Luftwaffe*, avec illustrations à l'appui.

Dans la grande cave un des gars de Philippe, installé dans un rocking-chair, le fusil chargé à la main, monte la garde ; j'ai d'ailleurs prévenu les prisonniers qu'au moindre bruit ils recevraient une balle pour les faire taire.

La canonnade commence à se faire entendre du côté de Triel et devient même vive. A la tombée de la nuit nos voisines Thiébault qui habitent sur la grande route de l'Hautil, dont les obus se rapprochent, viennent demander l'hospitalité pour les nombreux enfants qu'elles hébergent. On les installe tant bien que mal en plus de nos réfugiés et elles se déclarent enchantées.

Le lendemain, dimanche 27, la journée commence très calmement. Nous avons pavoisé pour de bon sur le toit et devisons tranquillement l'après-midi avec Philippe sous la véranda quand arrive un message affolé du maire d'Andrézy : il a reçu l'ordre des Allemands d'évacuer totalement sa commune pour le lendemain matin à 8 h. ; toute personne qui restera sur le territoire d'Andrézy sera considérée comme espion et il demande à Philippe de venir à son aide. Philippe monte à cheval et descend aussitôt à la mairie où règne la consternation ; il pose en principe qu'à partir d'aujourd'hui le Faÿ ne fait plus partie d'Andrézy et donne comme raison qu'il faut qu'il reste pour assurer l'alimentation en lait de la population.

- *Avez-vous montré le plan de la commune?* demande-t-il au maire.

- *Oui, bien sûr.* répond-il.

- *Eh bien vous avez eu tort mais cela ne fait rien, les Allemands ne s'en souviendront pas ; seulement, ne le leur montrez pas une deuxième fois.*

Une partie de la population est mise en route sur Maurecourt, qui, chose curieuse, n'a pas reçu d'ordre d'évacuation ; l'autre monte au Faÿ où elle reçoit une cordiale hospitalité sous le hangar, dans le grenier et dans les pièces disponibles, accompagnée d'une bonne soupe.

De mon côté, j'ai tenu un discours analogue à nos réfugiés

- *Nous ne bougeons pas ; nous ne sommes pas sur Andrézy, c'était une idée que vous aviez, mais elle est fausse.*

A ce moment arrive le fils du maire de Jouy-le-Moutier qui monte en hâte pour me dire qu'une auto montée par deux soldats allemands avec une jeune fille blonde et deux jeunes gens est passée cet après-midi à

Jouy, demandant son chemin. Pendant qu'elle faisait demi-tour la jeune fille a crié

- *Prévenez le général Schweisguth que je suis prisonnière,*

et l'auto a démarré en direction de Courdimanche sans qu'on en ait su plus long. Je me creuse la tête pour savoir quelle est la jeune fille blonde, constate que Mme Vychegrod, qui aurait pu répondre à ce signallement, n'est pas absente et ne m'en inquiète pas autrement.

Après le dîner, voici une autre péripétie.

Melle Thiébault arrive et annonce que leur maison vient d'être cernée par un fort détachement de troupe allemande arrivant à l'Hautil : il y en a partout, dit-elle, ils ont mis des sentinelles et empêché de circuler. Nous voilà bien avec nos prisonniers dans la cave ! Si les Allemands viennent jusqu'ici et que les 2 prisonniers entendent parler leur langue, ils appelleront et nous pouvons nous attendre aux pires extrémités pour nous, pour nos réfugiés et pour la maison.

Philippe, retour d'Andrézy, est venu apporter la soupe aux prisonniers ; nous nous consultons rapidement et décidons de les faire filer à l'instant même. Je vais les réveiller et leur dis de s'habiller en vitesse et en silence ; on leur lie les mains ; ils sont terrorisés, ils s'attendent manifestement à être fusillés. Roger Brisard et un copain les font dégringoler dans le bois en pleine nuit, puis coupent à travers la plaine et aboutissent à une cave à légumes à Jouy-le-Moutier où on les enferme pour 24 heures ; la nuit suivante on leur fait passer l'Oise en barque et on les conduit à Conflans qui vient de tomber entre les mains des F.F.I.* ; là, le commissaire de police, qui est un frère, les prend on charge, leur fait passer la Seine et les remet aux Américains.

Cette capture a rapporté un camion en état de marche, deux motociclettes, des armes et munitions et une grande quantité de victuailles de toute nature volées au château d'Ecancourt. Quand j'ai menacé les deux sous-officiers de les traiter en pillards, ils ont paru fort étonnés en me disant que c'était leur colonel qui leur avait dit de prendre tout ce qu'ils voudraient. On leur confisque leur argent personnel qui aboutira à l'arbre de Noël des enfants de déportés de Versailles et une somme de 16 000 francs appartenant à la cantine de leur bataillon, somme versée par la suite aux F.F.I. de Poissy.

Personne parmi nos réfugiés n'avait soupçonné leur présence à la cave, sauf la jeune bonne des André, qui avait l'habitude d'y descendre à chaque avion qui passait. En rencontrant le nommé Théo à mine patibulaire, la mitraillette à la main, elle avait compris qu'il y avait des boches enfermés et s'était mise à pousser des cris d'orfraie

- *Ne les fusillez pas.. Pitié... Ne les tuez pas.*

- *Taisez-vous donc, on ne les tuera pas.*

- *Grâce... Je vous en prie. Oh ! Ne les fusillez pas.*

L'oncle André et moi avions bien eu du mal à la faire taire : elle avait été travailleuse volontaire pour l'Allemagne et avait sans doute laissé son cœur là-bas.

Le 28 août au matin, tout indique que le dénouement est imminent ; la nuit a été calme pour nous, mais il y a eu un grand va-et-vient sur la route de l'Hautil: des roulements de voitures, des mouvements de troupes.

Pour savoir ce qui se passe et nous ravitailler en pain, je me mets en route pour Chanteloup, en passant par les petits chemins de bois pour ne pas faire de mauvaises rencontres. En descendant sur Chanteloup, depuis la côte du parc du Fay, je vois quelques emplacements de mitrail-

leuses, et il semble que dans la plaine il y ait des chars.

La population est en train d'affluer à l'entrée de la carrière, et non seulement la population, mais encore le bétail, les chevaux, les charrettes chargées de mobilier ou de denrées.

Spectacle affligeant : au lieu de s'entraider, tout ce monde se bouscule et s'injurie. Dans le village des Allemands rôdent partout entrent dans les maisons, cherchent des vivres.

Un coup de fusil éclate tout près : un cochon est à terre devant l'église et les soldats s'empressent pour recueillir son sang et le dépecer.

J'apprends que dans la nuit un lieutenant de SS est arrivé et a fait chercher le maire ; il lui a donné l'ordre d'avoir à évacuer toute la population avant 6 heures du matin sous peine de fusillade générale, ajoutant que dans 8 jours les Allemands auraient la victoire décisive et qu'à Noël, ils auraient gagné la guerre. M. Bommart refuse carrément d'exécuter cet ordre, disant qu'il a l'habitude de n'accepter que des ordres exécutoires et que celui-ci dans le délai indiqué ne l'est pas ; il demande en conséquence que la population soit autorisée à s'installer dans la carrière, tout on évacuant le village. -Refusé. Le lieutenant maintient son ordre et ses menaces.

J'avais appris entre temps qu'à Triel les Allemands avaient autorisé au contraire l'installation de la population dans les carrières de champignons ; tandis qu'à Carrière-sous-Poissy ils avaient exigé que la population s'en aille au-delà de la route de Pontoise à Rouen : ceci dans le double but de pouvoir piller plus à leur aise et d'avoir des colonnes des réfugiés sur les routes qu'ils empruntaient eux-mêmes, de manière à se protéger contre l'aviation alliée.

Je conseille à M. Bommart de prendre prétexte de la

solution adoptée à Triel pour dire au lieutenant de SS qu'il y a eu de nouveaux ordres et que Chanteloup fera comme Triel ; d'ailleurs ledit lieutenant a disparu et ne revient pas ; de sorte que tout Chanteloup continue à s'installer à la carrière, aux risques et périls du maire.

Je rentre alors à la Barbannerie en suivant la grand route pour voir ce qui s'y passe : de chaque maison sortent des Allemands avec des bouteilles, des boîtes de conserves et autres objets, beaucoup plus occupés à piller qu'à s'organiser défensivement.

Entre temps la canonnade s'est rapprochée : les obus américains tombent maintenant jusqu'à la grand route de l'Hautil et même au-delà dans notre direction. Nous pouvons nous attendre d'un moment à l'autre à ce que les Allemands installent chez nous un poste de commandement ou un poste de secours. Nous proposons donc à nos réfugiés de s'installer dans les bois du bas jusqu'à ce que la situation soit dénouée ; ils acceptent avec satisfaction l'idée de s'éloigner des éclatements, et vont aménager dans la coupe en bordure des prés où il y a des quantités de fagots, des espèces de cabanes adossées à des stères et garnies de paille. On transporte des couvertures, de quoi faire la cuisine, et l'après-midi se passe dans une organisation générale de camping.

Les maîtres de maison se sont réservé pour eux et Gaby Koler, notre femme de chambre; la petite cabane du moteur où ils ne seront pas à l'abri des obus mais au moins de la pluie ; on y descend trois fauteuils transatlantiques, des valises contenant quelques denrées et les objets précieux, de manière à être tout prêts à s'installer dans cet endroit discret et peu éloigné, si nous sommes mis à la porte de chez nous.

Les André Roy trouvent qu'ils seraient beaucoup

mieux au Faÿ et déménagent, ainsi que leurs bonnes, pour y demander l'hospitalité.

Au milieu de l'après-midi, j'entends tout à coup une vive fusillade, tout près, entre le chemin du cordon et la grand'route et je vois déboucher des individus en manches de chemise, l'un grand et fort, courant si vite que ses savates lui donnent la fessée ; l'autre bien reconnaissable à ses jambes en manches de veste : le fils et le père Léchaugnette. Ils arrivent hors d'haleine, disant que les Allemands leur ont tiré dessus et les poursuivent à coups de mitraillette. Le fils Léchaugnette a fait l'imprudence, voyant passer devant chez lui une pièce d'artillerie tractée, de mettre sa main en visière au-dessus de ses yeux et dans cette attitude de la suivre longuement de l'oeil ; une voiture qui passait lui a envoyé une rafale de balles ; mais les occupants se sont mis à sa poursuite. Je les engage à ne pas s'attarder ici, où ils ne tarderaient pas à être rejoints, et à filer vers le Faÿ, ce qu'ils font, n'osant pas se risquer à revenir chez eux.

L'après-midi se passe sans changement. Les échanges de coups de canon continuent, et restés seuls, nous nous installons sous la véranda en attendant les événements.

Nous avons lâché la jument et la vache dans les prés du bas, pour éviter leur capture et dit adieu., une fois de plus, à notre coche Dorothee. Le plus fâcheux de la situation, c'est que Gaby Koler, sourde pour les sons ordinaires de la vie, tressaute aux coups de canon les plus éloignés, se figurant que chaque obus lui est destiné personnellement ; elle pleure dès qu'elle est seule, de sorte que nous la prenons à table avec nous, pour la reconforter.

Nous avons projeté de passer la nuit tout habillés sous la véranda pour être prêts à tout événement ; mais il commence à pleuvoir et nous nous disons qu'on serait

aussi bien dans les chambres Une fois montés, nous pensons qu'après tout on serait encore mieux dans son lit et nous en sommes récompensés. Car aucun incident ne se produit jusqu'à 3 heures du matin, où l'on entend des vociférations allemandes et des roulements dans la direction de la grand'route ; sont-ce des renforts qui arrivent ou des gens qui battent en retraite ? Impossible de le savoir.

Le 29 août, tout est silencieux. Nos réfugiés qui ont passé dans les bois une nuit d'abord excellente et ensuite fort humide, montent peu à peu pour demander s'il y a du nouveau et savoir s'ils peuvent venir se sécher. Puis un gendarme réfugié sur l'Hautil et les Léchaugette réapparaissent en disant qu'il n'y a plus personne de leur côté ; bien mieux, les gens évacués de Carrières reviennent de Courdimanche où les Allemands leur ont fait faire demi-tour en disant qu'ils pouvaient rentrer chez eux. Il semble bien que cette fois les Allemands sont partis pour de bon.

Ma femme descend au pré pour traire sa vache et nous décidons d'aller ensemble porter le lait à la carrière de Chanteloup où les bébés ne doivent avoir rien à boire. Nous passons encore par les petits chemins de bois ; la plaine au loin est déserte, Chanteloup est vide et silencieux. L'entrée de la carrière est gardée par un poste d'habitants sans armes, pour y maintenir l'ordre. On nous conduit auprès du maire ; personne ne sait rien de la situation à l'extérieur.

Nous leur annonçons que les Allemands sont partis, que les gens de Carrières reviennent chez eux, et que ceux de Chanteloup peuvent en faire autant. Nous sommes accueillis avec enthousiasme.

- *Vous êtes la colombe de l'arche !* s'écrie un lettré.

- *La Barbannerie est le périscope de Chanteloup* proclame un autre, et l'on nous conduit à l'épicerie pour faire la distribution du lait ; car tous les corps de métiers se sont réinstallés dans cette carrière, qui est immense avec des alvéoles successives, où les gens se groupent par famille ou par profession avec leurs poules, leurs lapins, leur petite cuisine individuelle, voire leurs chevaux et leurs charrettes, le tout éclairé par des lampes à acétylène.

Le spectacle est vraiment pittoresque : tout le monde veut sortir à la fois ; chacun craignant d'être volé si d'autres sortent avant lui. On finit par désigner trente chefs de famille qui sortiront tous ensemble, constateront l'état des lieux, prendront possession de leur demeure et viendront chercher leurs familles respectives. Le malheur est que parmi les chefs de famille se trouve le marchand de vin qui n'a rien de plus pressé, pour fêter cette belle journée, que de mettre un tonneau en perce ; et les trente chefs de famille s'abreuvent si généreusement que ce sont trente ivrognes qui retournent à la carrière, complètement déchaînés et apportant le plus grand désordre au milieu de la population. Cela menaçait de tourner à la bagarre ; mais nous avons su par la suite qu'à ce moment là le bruit se répandait de l'arrivée d'une automitrailleuse américaine. Les ivrognes furent dégrisés du coup et ce fut un délire d'enthousiasme, chacun sortant sagement et embrassant le maire et les hommes de garde, avant d'en faire autant aux Américains arrêtés devant la mairie.

Pendant ce temps là, nous étions rentrés à la Barbannerie. Les réfugiés étaient remontés chacun chez eux et dans l'après-midi, nous vîmes monter les Messieurs du Faÿ à la recherche des Américains. Je les accompagnai jusqu'à l'auberge Montméant. Une auto mitrailleuse venant de Meulan s'était arrêtée, un moment avant, chez

Tardiveau où l'équipage se désaltérait ; à ce moment une dernière voiture allemande venant de Poissy filait à toute allure sur la grand route ; elle tira une rafale sans s'arrêter et blessa légèrement un des Américains. Ceux-ci surpris, ripostèrent trop tard et sans succès, puis continuèrent leur route pour aller libérer Chanteloup. Quelques délégués de la population attendaient sur la route leur retour, avec des fleurs et des inscriptions à la craie pour glorifier les Alliés. Mais après une vaine attente nous rentrâmes chez nous sans les avoir vu revenir.

Ce fut pour y trouver le fils du pasteur Durrlemann venant à la recherche de sa mère ; il ne l'avait pas trouvée à Carrières. Elle était partie au moment de l'évacuation et n'était pas rentrée ; il venait voir si nous en avions des nouvelles, très inquiet, car les Allemands avaient commis des atrocités à Chatou, à Poissy et à Carrières même, où deux jeunes gens attelaient leurs chevaux dans l'obscurité en s'aidant de lampes électriques, abattus à coups de fusil, avaient eu les yeux crevés et avaient été odieusement mutilés : les deux jeunes Tissier, fils d'un cultivateur. En causant avec M. Durrlemann, nous nous rendons compte que le dimanche 27 août, jour où nous avons reçu le message de la mystérieuse jeune fille blonde, les gens de Paris nous croyaient complètement libérés. Ceci nous donne tout à coup l'idée que la jeune fille en question pourrait être Odile, profitant du dimanche pour venir reprendre contact avec nous et se disputant avec des Allemands ayant voulu lui confisquer sa bicyclette. Peu à peu notre inquiétude latente se précise et nous ne comprenons pas quelle autre personne aurait pu nous adresser cet appel de détresse. Aussi l'immense joie de la libération se trouve-t-elle bien assombrie ce soir là.

Le 30 août, nous sommes conviés au Faÿ à 9 h.1/2 pour la cérémonie des couleurs : toute la famille et tout le personnel sont rangés en ligne, le dos au Saut de Loup, face au château ; l'oncle Philippe y fait une brève allocution dans laquelle il évoque avec émotion le souvenir de Jacques et Olivier Roy, qui ont donné leur vie pour rendre possible cette belle journée ; les garçons Roy, montés sur le toit, arborent un pavillon tricolore et la *Marseillaise* est chantée en chœur avec ferveur.

Je descends ensuite à Chanteloup pour voir ce qui s'y passe. M. Bommart est à la mairie. Il me dit qu'il est toujours maire, mais avec un surveillant, qui est un marchand de légumes, muni depuis la veille d'un brassard tricolore et qui est le *responsable militaire* ; celui-ci a commencé à fonctionner la veille au soir sans savoir très bien ce qu'il avait à faire. Dans le doute, on a été au plus pressé, qui était de couper les cheveux aux donzelles qui s'étaient compromises avec les Allemands ; mais le responsable et ses adjoints tenaient à faire les choses régulièrement et à constituer un tribunal. Peu fixés sur le fonctionnement de la justice, ils ont demandé à M. Bommart de rester là pour leur donner des conseils. On a donc interrogé la personne la moins vertueuse de Chanteloup, pour laquelle aucune erreur n'était à craindre, M. Bommart donnant son avis sur la procédure à suivre. Ensuite, on jugea une jeune fille de quinze ou seize ans, qui, lors du départ de la dernière garnison allemande, s'était échappée de sa maison paternelle en attachant son drap au balcon de sa fenêtre du premier pour dégringoler dans la rue et embrasser les Allemands qui passaient devant sa maison ; il y avait d'autres inculpées, mais le maire suggéra que pour une première séance, ça pouvait suffire, car il était près de minuit. On fit fonctionner la

tondeuse et, le lendemain, les nouveaux justiciers étaient accaparés par des soucis plus pressants. Il y avait aussi un compte à régler avec un jeune séminariste, fils d'un cultivateur de Chanteloup à qui l'on reprochait de s'être opposé pendant le séjour dans la carrière, à l'organisation d'un bal. Il fut roué de coups par quelques malandrins qui menaçaient par surcroît de mettre le feu à l'église ; des habitants vinrent à son secours ; on échangea quelques horions, et la bagarre prit fin lorsque le maire prévenu arriva sur les lieux. C'est à cela que se bornèrent à Chanteloup les incidents consécutifs à la libération.

A Maurecourt, c'était le curé qui avait pris la tête de la résistance. Pendant les derniers mois, alors que Maurecourt était occupé, il faisait des prêches véhéments, appelant un chat un chat et les Allemands les boches, devant ses ouailles terrifiées. Un beau dimanche, pendant qu'il tonitruait en chaire, on vint le prévenir qu'un side-car allemand était arrêté à la sortie de l'église et se faisait présenter les pièces d'identité des gens ; il se borna à répliquer

- N'y faites pas attention, mes Frères, ce ne sont que les débris de la Bérésina !

A Maurecourt aussi on voulut en première urgence faire fonctionner la tondeuse. La population se rassembla devant la mairie et les délinquantes, après une confession auprès du docteur-premier adjoint, apparurent au haut de l'escalier où elles furent tondues aux acclamations des habitants. Certaines récalcitrantes furent amenées, l'une dans une brouette et l'autre enfermée dans un panier à linge ; enfin une femme accusée de dénonciation fut solennellement fessée en public. Au récit de cette cérémonie, à laquelle les jeunes gens du Faÿ avaient assisté, Philippe prit sa meilleure plume et écrivit au curé

pour lui demander s'il connaissait l'histoire de la femme adultère : le curé répondit que les circonstances n'étaient pas les mêmes, que ces jeunes filles étaient très coupables, que l'une d'elles n'avait pas craint de renvoyer sur la foule les tomates qu'on lui lançait à la figure, en s'écriant : *Heil Hitler !* et *Vive la Grande Allemagne !* Peu de temps après les jeunes tondues portaient perruque et se promenaient dans les rues sans qu'on fît attention à elles, mais quelques mauvais plaisants, lorsqu'elles allaient au cinéma, profitaient de l'obscurité pour leur subtiliser leurs perruques.

A Andrésy, les choses se passèrent autrement. La population, comme je l'ai dit, avait été évacuée et s'était réfugiée soit au Faÿ, soit à la carrière de Maurecourt. On vint prévenir le maire, M. Bocquillon, personnage respectable mais rassasié d'années et très fatigué, qu'il se commettait quelques pillages dans les maisons vides du haut d'Andrésy. Il appela alors le clerc de notaire et lui demanda de prendre quelques hommes et d'aller y mettre bon ordre, ce qui fut fait sans difficulté ; mais lorsque le maire sut la nouvelle du départ des Allemands, il revint à la mairie. Il trouva dans son bureau le dit clerc de notaire qui avait arboré un brassard tricolore :

- Ah ! C'est très bien, Georges, je te remercie d'avoir été remettre l'ordre ; et maintenant je n'ai plus besoin de toi.

- Mais c'est moi qui n'ai plus besoin de vous, M. Bocquillon, Car c'est moi qui suis maire !

Et M. Bocquillon n'eut qu'à regagner son domicile. Il y eut alors distributions de brassards et d'armes qui transformèrent quelques jeunes gens d'Andrésy en F.F.I., et, appuyée sur une cohorte armée, l'étude Coquelin prit possession de la mairie d'Andrésy. Son premier acte fut de

congédier le secrétaire de mairie, ainsi que sa fille. On reprochait à celui-ci d'avoir reçu à son bureau de la mairie des Allemands que le pauvre homme eût été bien empêché de mettre à la porte. Arrêté pour "intelligence avec l'ennemi" et incarcéré à Paris, il fut relâché au bout de quinze jours avec la mention : "Aucune charge n'a pu être relevée contre lui".

Très affecté de ce que le curé n'ait pas pris sa défense et ne lui ait pas rendu visite, il se rendit à l'église, dévissa les plaques de cuivre à son nom apposées sur les prie-Dieu de sa famille et annonça qu'il se faisait protestant avec sa femme, sa fille et son gendre prisonnier dont on escomptait le consentement. Ce qui fut fait sans plus de délai.

A Jouy-le-Moutier, rien ne s'était passé ; tout le monde était résistant de coeur, sinon d'action. Le maire demanda à Philippe s'il ne ferait pas bien de faire, lui aussi, un Comité de Libération. Philippe répondit

- *Oui, certainement.*
- *Mais, comment fait-on cela?*
- *Eh bien, dit Philippe, on nomme un président. Vous, par exemple !*
- *Ah bon.*
- *Et puis, vous ne pouvez pas être seul, il faut nommer les membres du Comité.*
- *Mais qui faut-il prendre ?*
- *Eh bien, ceux en qui vous avez confiance... par exemple vos conseillers municipaux.*

Alors le maire, très rassuré, transforma son conseil municipal en Comité de la Libération.

Pendant que le nouveau régime s'installait ainsi, dans nos environs, le canon tonnait à Courdimanche ; des colonnes de fumée montaient au-dessus des bois de l'Hautil ; une péniche brûlait dans la boucle de l'Oise : les

Allemands avaient offert là une dernière résistance et étaient attaqués vivement par les chars américains débouchant des bois de Menucourt et soutenus par de l'artillerie. Ils ne tardèrent d'ailleurs pas à s'éclipser en direction de Pontoise, mais les artilleurs américains continuaient à tirer et allaient réduire Courdimanche en cendres, quand M. Carpentier, se munissant d'un drapeau français, monta sur le mur de son jardin et l'agita jusqu'à ce que le feu cessât.

Auparavant il avait tenu tête aux boches qui voulaient s'emparer d'un bac de lait, qu'il défendait énergiquement pour le réserver aux enfants de la commune. Les boches usèrent de l'argument habituel et ils lui mirent leur mitrailleuse sous le nez. Alors M. Carpentier se planta devant le bac, les jambes écartées se dressant de toute sa haute taille, il ouvrit son veston, découvrit sa large poitrine et s'écria :

- *Tirez donc, tas de fainéants, y'a de la place !*

Sur quoi les boches s'arrêtèrent intimidés et disparurent. Mais, l'un d'eux passant par derrière, traversa la rue et alla jeter une grenade incendiaire dans le hangar de M. Carpentier où étaient entassés son foin et sa moisson ; tout fut consumé, mais les gosses de Courdimanche ne manquèrent pas de lait.

Dans l'après-midi, nous vîmes arriver M. Thiébault, notre voisin de l'Hautil, qui nous remercia d'avoir hébergé sa famille. Dans le courant de la conversation, il nous dit

- *J'ai proposé à votre fille de venir à bicyclette avec moi, mais elle ne pouvait pas s'absenter aujourd'hui*

Nous sautâmes en l'air

- *Vous avez vu Odile ?* –

- *Non, je ne l'ai pas vue, mais je viens de lui téléphoner avant de quitter Paris.*

Je l'embrassai sur les deux joues ; il était complètement éberlué, jusqu'à ce que je lui aie dit l'angoisse que nous avions depuis la veille au sujet d'Odile,

Le coeur joyeux, nous descendîmes au Faÿ où nous étions invités à dîner ; Philippe n'était pas rentré, il arriva fort tard, venant de Courdimanche, et nous dit :

- C'est Claire Girard qui a été arrêtée !

Nous étions à cent lieues de penser à elle. Elle avait une ferme dans l'Oise, et rien ne l'appelait, semble-t-il, de nos côtés ; mais le doute n'était pas possible, car M. Carpentier avait donné à Philippe un bout de papier sur lequel était écrit : Claire Girard - papier qui lui avait été remis par un des jeunes gens signalés dans l'auto où se trouvaient les Allemands.

Le 31 août, nous vîmes arriver à la Barbannerie un personnage qui s'intitula commissaire F.F.I. de Poissy ; il venait pour récupérer le camion conquis par Philippe sur les boches à Ecancourt. En attendant de revenir avec du personnel, il me demanda de lui remettre l'argent trouvé sur les prisonniers. Je lui remis les 16 000 f appartenant à leur bataillon je n'en ai jamais eu de nouvelles.

Puis arriva une auto américaine conduite par un aspirant, lequel était le frère d'un jeune stagiaire de Philippe, prénommé Côme. Il avait conduit Philippe à Pontoise, qui venait d'être libéré, pour tâcher de retrouver les traces de Claire Girard ; mais personne ne l'avait vue et aucune indication n'avait pu être recueillie.

Les réfugiés d'André nous quittèrent ce soir-là pour regagner leur domicile.

Le 1^{er} septembre, M. Vychevrod, sortant de sa cachette, arriva à la Barbannerie pour préparer pour le lendemain le départ de sa famille. Ce jour là aussi, les deux jeunes Lavergne, engagés à la division Leclerc,

passèrent au Faÿ et nous donnèrent quelques nouvelles. Nous eûmes également la visite des F.F.I. de Poissy venant chercher le camion d'Ecancourt, mais celui-ci avait déjà été soulagé de sa magnéto, de sorte qu'on ne put l'emmener. Le chauffeur belge demandait à grands cris à le remmener à Anvers, où il avait été réquisitionné ; on lui expliqua que c'était prématuré, et il resta quelques jours à travailler au Faÿ. Nous eûmes aussi des nouvelles plus précises d'Odile par Fernand et Monique Roy qui rentraient de Paris. Enfin, le soir, arriva Mme Girard, amenée par Philippe, qui l'avait conduite en auto pour rechercher sa fille.

Mme Girard était admirable d'énergie et de maîtrise de soi ; mais on la sentait torturée, malgré tous les encourageants que nous cherchions à lui procurer. Elle resta à coucher pour reprendre les recherches le lendemain.

Le 2 septembre, j'accompagnai Philippe et Mme Girard en auto à Courdimanche. Un renseignement précis venait, hélas, d'être obtenu : le cadavre d'un jeune homme très sommairement enterré avait été retrouvé tout près de la route, dans un bois, entre Courdimanche et Menucourt ; il fut reconnu pour être l'un des deux jeunes gens qui accompagnaient Claire Girard, et presque aussitôt, on eut des nouvelles de l'autre qui était arrivé à Paris et reconstitua le début du drame.

Claire Girard voulait retourner à sa ferme de l'Oise où elle avait des ordres à donner. Avant de partir, elle alla voir des camarades de la résistance qui lui proposèrent de l'emmener dans une auto pour leur rapporter un peu de ravitaillement ; Claire accepta et ils partirent tous trois avec des papiers en règle. Malheureusement, le conducteur habituel de l'auto avait oublié sous un coussin un chargeur

de mitraillette. Au pont de Cergy, encore occupé par un poste allemand, on arrêta l'auto, on examina les papiers et les trois voyageurs allaient repartir quand l'un des boches s'avisa de soulever les coussins et trouva le chargeur.

- Terroristes !

Il n'en fallut pas davantage pour les arrêter. Deux soldats montèrent avec eux dans l'auto et on les conduisit au commandant de compagnie qui était à Courdimanche. En passant à Jouy-le-Moutier et en rebroussant chemin, Claire lança l'appel qui m'avait été rapporté

- Dites au général Schweisguth que je suis prisonnière !

Les trois captifs furent d'abord conduits chez M. Carpentier où l'on fit mine de les coller au mur pour les fusiller ; c'est là qu'un des jeunes gens lui glissa le papier portant le nom de Claire. Puis, changeant d'idée, les Allemands allèrent trouver le commandant de compagnie, laissèrent l'auto là, et emmenèrent leurs prisonniers à pied, dans la direction de Boisemont. A l'entrée du bois, ils s'engagèrent dans un sentier, à droite, perpendiculaire à la route ; l'un des jeunes gens d'abord, puis un Allemand armé d'un revolver, puis l'autre jeune homme, ensuite un Allemand armé d'une mitraillette, pendant que Claire Girard était encore sur la route avec un troisième Allemand emmené au passage. Elle dit à ses compagnons :

- Notre compte est bon !

A ce moment le premier jeune homme s'élança d'un bond et file à toute vitesse dans le sentier ; l'allemand au revolver tire dessus et le manque. Celui de la mitraillette ne pouvant tirer, gêné par son camarade, commence par tuer le deuxième jeune homme avant de tirer une rafale ; le fuyard réussit à l'esquiver en se blottissant dans un fossé. Il gagne ensuite un fourré et y attend la nuit, puis

rentre à Paris et y fait le récit de la première partie du drame.

Munis de ces renseignements, nous trouvons à l'entrée du bois M. Carpentier et quelques gars de Courdimanche. On commence les recherches ; le bois est battu en tous sens ; soudain, l'un des chercheurs trouve dans le taillis une valise ; on l'apporte à Mme Girard qui reconnaît celle de sa fille : elle l'ouvre -rien ne manque à ses affaires. Comment cette valise se trouve-t-elle là puisque les trois prisonniers y sont venus à pied, et où peut se trouver Claire ? Nous n'avons plus guère d'espoir de la retrouver vivante. Nous ramenons à la Barbannerie Mme Girard brisée d'angoisse, mais nous demandant de la lecture pour conserver son calme et sa maîtrise de soi : elle lit ce soir là le magnifique hymne à l'espérance de Péguy. L'arrivée d'Odile dans l'après-midi redouble notre émotion à tous...

Le 3 septembre, Philippe repart avec Mme Girard pour poursuivre les recherches. Le soir, un vacher, allant couper du maïs pour ses bêtes, trouve le corps de Claire effondré dans l'attitude de la fuite, criblé de balles, à une centaine de mètres de l'autre côté de la route. Avait-elle cherché à s'enfuir pendant la bagarre de ses deux compagnons ? Avait-elle été conduite jusque là et exécutée ? Personne ne le saura jamais.

Le 4 septembre, Philippe nous emmena tous en auto pour rejoindre Mme Girard restée à Courdimanche et assister à l'enterrement de sa fille. Pour la première fois depuis quatre ans, je me mis en tenue et mon arrivée en uniforme dans l'église fit éclater en sanglots Mme Girard qui jusque là avait été maîtresse de ses nerfs d'une façon extraordinaire.

La petite église de Courdimanche avec son clocher trapu, ombragé par des pins, dominant un vaste horizon de

cultures et de bois, remplie d'une population paysanne à peine arrachée aux émotions du combat, était bien le cadre qui convenait pour cette cérémonie. Nous allâmes à pied au cimetière derrière le cercueil couvert d'un drapeau tricolore. M. Carpentier avait mis à la disposition de Mme Girard sa propre sépulture devant laquelle je prononçai quelques mots d'adieu. Je tins à dire devant toute la population de quel prix Mme Girard et les siens avaient payé la délivrance du sol : un fils, une fille, un mari en prison depuis des mois, tous trois déportés en Allemagne, et aujourd'hui son autre fille, une vaillante petite paysanne de France, venue tomber sous les balles de l'ennemi. Et j'ajoutai

- Sa dernière pensée n'a-t-elle pas été : Père, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font... Ils ne savent pas la montagne de honte et de mépris qu'ils sont en train d'accumuler sur l'Allemagne.

Au milieu des sanglots de l'assistance, je demandai à tous ces braves gens de Courdimanche de garder pieusement le souvenir de la petite martyre, venue dormir son dernier sommeil au milieu d'eux, dans cette terre de France qu'elle avait tant aimée.

Glossaire

Axe : alliance de Hitler et de Mussolini.

Bonal: créateur et entraîneur de l'équipe de foot de Sochaux.

Corbeau : *Ausweiss* ; laisser-passer avec un énorme tampon figurant un aigle noir.

Défense passive : obturation des fenêtres pour dissimuler la lumière à la vue des avions de nuit.

Delikatessen : Epicerie fine. Ici : mets délicats.

Essence : pendant l'occupation, la majorité des voitures marchaient au gazogène.

F.F.I. : Forces françaises de l'intérieur, maquisards, résistants - terroristes pour les Allemands.

Garden : carriole légère avec capote repliable, 2 strapontins derrière.

Gestapo : *Geheime Staatspolizei*. Police d'état secrète.

Hitlerjugend : jeunesses hitlériennes.

Kommandaniur : bureau du commandement.

Milice : organisation policière française au service des Allemands.

Organisation Todt (O.T.) : organisme allemand recrutant et gérant les travailleurs « volontaires » employés en Allemagne.

Paquis (Jean-Hérol) : speaker à la radio française de Vichy.

Payot : commentateur à la radio suisse.

Post-Fédé : réunions des anciens de la Fédération des étudiants chrétiens.

Privai Belegi : privé.
 Schwartze : nègre.
 Seine et Oise : ancien département éclaté en Essonne,
 Hauts de Seine, Seine Saint-Denis, Val de Marne et Val
 d'Oise.
 Sicheitdienst : SD, service de sécurité.
 Simca 5 : dérivée de la Topolino, 2,5 places.
 S.T.O : Service du travail obligatoire.
 TSF : poste radio (téléphonie sans fil).
 Vivaquaire : Berline Renault 5 places 2 strapontins.
 Volksturm : Marie-Louises des Nazis, enfants de 14 ou 15
 ans enrôlés dans l'armée..

Table des figures

Grands parents et petits enfants en 1942	5
La Barbannerie	16
Les environs de la Barbannerie	28
Une carte inter-zones refusée	30
A la réunion de famille de 1944	34
La maison du jardinier	35
Inauguration de la stèle à la mémoire de la RAF	44
Les ponts sur le Seine et l'Oise	48
Le monument à la mémoire de Claire Girard	82
La ligne de démarcation	95
Scène de l'occupation à Paris	103
Vue sur le port d'Alger	106
La banlieue d'Alger	108
Extraits du récit d'Yvonne Leenhardt	114
Communiquer après le débarquement	115
Scène de l'occupation à Valence	118
Autre scène de l'occupation à Valence	120
Autour de Gap	124
Le Rochasson	128
La dernière carte d'alimentation de Michel	138
Paris utile	144
Jacques & Jeanne Schweisguth vers 1950	164
Jarte des environs de Belfort	177
De Belfort à Mulhouse	196
La Forêt noire et Constance	205

Table des matières

Rappel historique par Olivier	3
Notice sur la famille de Henri Schweisguth	4
Introduction de Grand-père	6
Première partie : nos souvenirs	
I - Départ de la Barbannerie	7
II - L'occupation de la Barbannerie	11
III - Notre vie matérielle pendant l'occupation	25
IV - Nos contacts avec les occupants	37
V - La libération à la Barbannerie	47
Deuxième partie souvenirs de nos enfants	
I - L'occupation de Paris (Odile)	87
II - Un passage de la ligne de démarcation (Yvonne)	93
III - Le débarquement à Alger (Geneviève)	105
La vie à Valence sous l'occupation (Yvonne)	117
IV - La libération de Gap (Yvonne)	123
V - La libération de Paris (Odile)	139
VI - La stabilisation à Montbéliard	149
VII - Souvenirs de la déportation de Jacques	165
VIII - Souvenirs de Jeanne à Montbéliard	179
IX - Suite des souvenirs de déportation de Jacques	193
a) En Alsace	193
b) En Forêt noire	198
c) KONSTANZ Am BODENSEE	203
Glossaire	217
Table des figures	219